

LE LATIN DES LUMIÈRES EN RUSSIE

ROGER COMTET

O rus !

(*Hor.*)

O Русь !

(A.S. Puškin, *Evgenij Onegin* [Eugène Onéguine],
épigraphe du chapitre II) ¹

Évoquer le latin en Russie peut apparaître comme une gageure dans la mesure où on n'y retrouve aucun des facteurs qui ont assuré sa fortune exceptionnelle en Occident ; au contraire des langues romanes, le russe n'est pas dérivé du latin et il n'a pu historiquement s'en imprégner par contact comme d'autres langues non romanes telles que l'anglais ou l'allemand puisque la Russie a adopté la version orientale du christianisme avec le slavon (créé sur la base du slave du Sud par Cyrille et Méthode au IX^e siècle) comme langue cultuelle ; ce choix était à l'opposé d'une langue universelle, rôle que joua le latin pour l'Eglise catholique romaine, seule langue liturgique admise jusqu'au Concile de Vatican II de 1963-1965. On retrouve là l'opposition qui scinde l'Europe en deux depuis le schisme d'Orient officialisé en 1054 mais qui s'annonce dès le V^e siècle : « À l'Ouest de l'Europe, la langue officielle, le latin, est aussi devenue la langue de l'Eglise et, jusque dans la Modernité, la langue de la culture [...]. Le contraste est net avec l'Empire romain

1. Jeu de mots espiègle basé sur l'homonymie entre le latin *rus* « la campagne » (*Satires* d'Horace, II, 6), et le russe *Rus'*, « la Russie ancienne ».

d'Orient où s'affirment d'emblée plusieurs langues ecclésiastiques et donc plusieurs langues officielles et culturelles : à côté du grec, l'araméen, le syriaque, le copte et, plus tard, les langues slaves » (Holenstein, 1997, 133). La ligne de fracture traverse aussi le monde slave avec une *Slavia romana*, domaine de l'écriture latine, et une *Slavia orthodoxa* où règne l'alphabet cyrillique. La christianisation a été opérée en slavon, ce qui a dispensé le clergé russe de l'étude des langues et cultures de l'Antiquité, et n'a pu qu'accentuer le décalage culturel avec l'Occident. On peut enfin remarquer que l'aire russophone n'a jamais été en contact direct avec celle du latin quand celui-ci était encore parlé. En dépit de tout cela, nous allons voir qu'au cours de l'histoire la Russie a noué avec la langue latine une relation originale et complexe où attirance et répulsion n'ont cessé de se combiner ou d'alterner, et qui ne fait que calquer son attitude complexe vis-à-vis de l'Occident.

I. LA PRÉHISTOIRE DU LATIN EN RUSSIE

Même si les aires de diffusion du latin et du slave oriental n'ont jamais été en contact direct, quelques mots du latin parlé qui avaient été empruntés à date ancienne avant le VIII^e siècle par les dialectes occidentaux du slave commun² en contact direct avec l'Empire font encore partie du vocabulaire russe³. Ces mots se retrouvent dans la plupart des langues slaves, ce qui laisse penser qu'ils ont bien été empruntés à l'époque du slave commun. Ce sont des vocables dont l'origine latine n'est ordinairement pas mise en doute et qui se réfèrent à la vie quotidienne :

вино « le vin, toute boisson forte » < latin *vinum* (à travers relais germanique)

баня « l'étuve, le bain russe » < latin tardif **baneum* < latin *balneum*

изба « l'izba » < bas-latin *extufa* (plutôt que germanique *stuba*, voir Cyganenko 1970, 168-169)

2. Langue-mère hypothétique des langues slaves qui aurait été en usage du 3^e millénaire avant Jésus-Christ jusqu'à la seconde moitié du premier millénaire de notre ère avant de se différencier en trois groupes de dialectes, septentrionaux, occidentaux et méridionaux, suite à l'expansion territoriale des Slaves.

3. « Sans doute l'unité slave ne subsistait plus au VIII^e siècle : mais le sentiment de cette unité était encore tel qu'un mot emprunté par certains groupes slaves est passé à tous les autres en subissant les altérations phonétiques et morphologiques qui l'adaptaient à chaque parler d'une manière de tous points conforme au modèle ancien » (Meillet, 1924, 3).

кот « le chat, le matou (dérivé générique *кошка*) » < latin *cattus*

капуста « le chou, les choux » < latin *compos(i)ta* (ou *capustum* ? ou contamination de *capustum* par *compos(i)ta* ?)

купить « acheter » < latin *cauponor* avec relais gotique.

мята « la menthe » < latin *mentha* < grec *μεντα* (avec relais germanique ?)

поганый « impur, sale » ou, anciennement, « païen » < latin *raganus*

царь « le tsar » < latin *caesar* (avec relais gotique **kaisar*)...

II. LATIN, GREC ET SLAVON

1. La prépondérance du grec dans la Russie kiévienne

Lorsque la principauté de Kiev, premier État russe, se constitue au IX^e siècle, le vieux russe commence à se différencier véritablement des autres dialectes slaves. Il est admis en général que la puissance de l'état kiévien culmine sous le règne de Iaroslav le Sage (978-1054), de 1019 à 1054 ; Iaroslav était un fin lettré, grand amateur de livres comme son père Vladimir, et, le christianisme étant venu de Byzance avec le baptême de Vladimir en 988, ce sont des textes grecs qu'il faisait traduire en slavon⁴ ; les premières inscriptions de Sainte-Sophie à Kiev étaient aussi en grec, ce qui nous confirme que la connaissance de cette langue était bien plus répandue dans la Russie kiévienne que celle du latin. Il est vraisemblable aussi qu'on apprenait le grec dans le séminaire fondé par Iaroslav à Novgorod pour 500 élèves. Les contacts avec Byzance étaient effectivement intenses : épouses grecques de Vladimir et Iaroslav, commerce, afflux d'artisans, d'ecclésiastiques, d'artistes, de peintres de fresques, d'architectes byzantins au cours de la période d'apprentissage qui suivit la conversion au christianisme... Les métropolitains et beaucoup d'évêques furent longtemps fournis par Byzance et, pendant un certain temps, une partie de la liturgie se déroula en grec, faute d'avoir été traduite (Rižskij 1978, 26) ; il est vraisemblable aussi que tous ces métropolitains grecs persévèrent dans cette pratique, et on sait que leur chancellerie utilisait le grec : une première plainte contre le fait que ces prélats ignoraient le russe

4. *И собра писцъ многы и прекладаше от грекъ на словъньское писмо.* [Et il réunit un grand nombre de scribes et il faisait traduire du grec en langue et écriture slavonnes] (*Chronique initiale*, année 6545/1037) (Lixačev, 1950, 1, 102).

n'est enregistrée qu'au milieu du XV^e siècle, sous le règne de Basile II (Kajpert/Keipert, 1991, 89).

Le vocabulaire de l'Église russe demeure fidèle de nos jours à ses origines grecques, au point que l'auteur d'un dictionnaire récent des termes utilisés dans l'Église russe a dû y ajouter un index des termes grecs (Roty 1983, 145-151) ; les emprunts au latin qui s'opèrent alors le sont à travers la médiation du grec : les noms des mois de l'année, toujours en usage : *oktjabr'* [octobre] < οκτωβρι(ο)ς < *october...* ; certains vocables à connotation religieuse : *altar'* « l'autel » < grec αλταριον < latin *altarius* ; *kustodija* « la garde » (ancien) < grec κουστοδια < latin *custodia* ; *tavla* « planche, tablette » (ancien) < grec ταβλα < latin *tabula...* ; cela concerne aussi des prénoms : *Valentin* < *Valentinus* < *valens/valentis* ; *Valerij* < *Valerius* ; *Viktor* < *victor* « le victorieux » ; *Klavdij* < *Claudius* < *claudus* « le boiteux » ; *Julija* < *Julia* ; *Markel(l)* < *Marcellus* ; *Mark* < *Marcus* < *marcus* « le marteau »...

On peut ainsi considérer que, jusqu'au XVI^e siècle, ce sont un modèle, un savoir, une vision du monde « grecs » qui vont dominer en Russie avant que ne s'y substitue peu à peu le savoir « latin » occidental.

2. Contacts avec l'Occident

On sait pourtant que Iaroslav entretenait des contacts suivis avec l'Europe occidentale grâce à tout un jeu d'alliances matrimoniales nouées avec d'autres maisons princières d'Europe ; les relations commerciales et culturelles avec l'Europe centrale et septentrionale étaient également fort actives (il y eut même une église écossaise à Kiev), et un passage de la *Geste de la troupe d'Igor* (poème épique du XII^e siècle) évoque les casques « latins » (c'est-à-dire importés d'Europe occidentale) dont sont coiffés Mstislav et le « valeureux » Roman (Eremin, 1964, 31). À une époque où le latin était la langue de la diplomatie et de la culture en Europe occidentale, on peut supposer que certains Russes le maîtrisaient pour les besoins de la communication. Certes, on sait qu'Anne, fille de Iaroslav et épouse du roi de France Henri I^{er}, avait apposé sa signature sur une charte du XI^e siècle en transcrivant *Anna re(g)ina* en caractères slavons : *Ана рѣина* (Couderc, 1892), ce qui peut suggérer sa méconnaissance du latin. Néanmoins, dans sa célèbre *Instruction (Poučenie)*, le grand-prince Vladimir Monomaque qui régna de 1113 à 1125, petit-fils de Iaroslav, évoque ainsi son père Vsevolod : « [...] mon père, tout en restant chez lui,

connaissait cinq langues, ce qui lui valut l'estime des autres nations ⁵. » (Lixačev, 1950, 1, 158) L'identification de ces langues a fait couler beaucoup d'encre, mais, parmi toutes les hypothèses avancées, on trouve toujours le latin mentionné en deuxième position après le grec (Lixačev, 1950, 2, 438).

3. La période d'isolement

On sait que la Russie kiévienne finit par entrer en décadence sous l'effet du morcellement induit par l'ordre de succession institué par Iaroslav le Sage ; au XIII^e siècle, il n'existait donc plus de pouvoir capable de s'opposer aux nouveaux envahisseurs mongols ; ces Mongols ont été longtemps jugés seuls responsables du long isolement de la Russie qui s'instaure alors par rapport à l'Europe, mais les jugements sur cette période sont désormais plus nuancés : « On a [...] des raisons de penser qu'indépendamment de la puissance mongole, l'Occident catholique n'aurait pas eu d'emprise sur la culture orthodoxe. Bien avant l'invasion, les œuvres originales créées dans la Rous s'inspiraient des modèles byzantins et seuls ces modèles furent traduits » (Kondratieva, 1996, 63). On sait aussi que les tentatives de conquête des Suédois et des chevaliers allemands Porte-Glaive au XIII^e siècle ne pouvaient que renforcer les sentiments anti-occidentaux et donc anti-latins des Russes. Cependant, à travers bien des aléas, la ville de Novgorod et d'autres cités du Nord-Ouest comme Pskov devinrent économiquement prospères grâce au commerce Nord-Sud ; la Hanse finit par s'installer à Novgorod et les contacts avec l'Occident s'y multiplièrent ; il y avait l'église catholique Saint-Pierre pour les étrangers et une influence catholique a pu s'y exercer quand la ville pensa un temps se mettre sous la protection du roi de Pologne (Giraud, 1977, 445). Quelles pouvaient bien être les langues véhiculaires utilisées dans ces échanges ? les indices sont peu nombreux ; il semble malgré tout que les traités de commerce étaient rédigés en latin ou allemand (bas-allemand) avec traduction russe (Schaecken, 2001, 328). Par ailleurs, suite à l'annexion de la ville par Ivan III en 1478, la première traduction russe de l'*Ars minor* de Donatus fut réalisée à Novgorod en 1522 (Donat, 1885-1895/1968) ce qui prouverait que le latin y était enseigné ; on sait également que les élèves novgorodiens apprenaient à lire d'après un psautier latin muni d'une tra-

5. 5 [...] отец мой, дома съдя, изумьяше 5 языкъ, в томъ бо честь есть от шьхъ земля (Chronique initiale, année 6604/1096) (Lixačev, 1950, 1, 158).

duction russe interlinéaire à la fin du XV^e siècle (Kajpert/Keipert, 1991, 89). Certains d'entre eux fréquentaient aussi les écoles allemandes protestantes de Livonie où régnait le latin (Đurovič, 1995, 21). Cet enseignement du latin devait sans aucun doute correspondre à un besoin. Par ailleurs, à la même époque, le prince Andrej Kurbskij (1528-1583), surtout connu pour avoir été un grand chef militaire d'Ivan le Terrible avant de devenir un opposant farouche, était un élève de Maxime le Grec et il a traduit du latin des Pères de l'Église comme saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène ou saint Basile le Grand.

C'est le fameux Dmitrij Gerasimov, dit « Dmitrij l'Interprète » (*Dmitrij Tolmač*), maîtrisant latin et allemand, qui avait traduit le Donat ⁶ ; nous aurons encore l'occasion d'évoquer ce personnage d'exception qui, en compagnie du starets Vlasij Ignatov, avait servi d'interprète à Herberstein lors des ambassades de celui-ci en Moscovie, mais son Donat devait rester à l'état de manuscrit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, tout en circulant dans des copies qui assurèrent sa diffusion. On relèvera que Dmitrij avait déjà traduit auparavant du latin en russe des textes anti-judaïques de Nicolas de Lyra en 1501 et de Samuel Evreina en 1504 à la demande de l'évêque russe Gennadij qui voulait disposer d'armes à utiliser contre l'hérésie des Judaïsants de Novgorod (Sobolevskij, 1903/1989, 183-186, 191-193) ; dans sa préface au Donat russe, Dmitrij indique qu'il travaillait déjà à cette traduction lors de ses années d'étude, ce qui fait que celle-ci pourrait bien également correspondre à une commande de Gennadij (qui fut démis de ses fonctions, rappelons-le, en 1504) ; pour la compilation de la Bible de Gennadij de 1499, Dmitrij avait participé à la traduction à partir de la Vulgate (!) des livres qui n'existaient pas en traduction slavonne (Freidhof, 1972*b* ; Kovtun, 1977, 11) ⁷ ; on voulait ainsi pouvoir mieux argumenter contre les Judaïsants qui s'appuyaient sur certains livres de l'Ancien Testament inconnus de la tradition orthodoxe. Enfin, en 1536, sur commande du nouvel évêque de Novgorod Makarij, Gennadij traduisit du latin les *Commentaires des Psaumes* de Bruno von Würzburg (1005 ?-1045) (Kazakova, 1980, 141).

6. En fait, c'est une version latino-allemande du Donat qu'aurait traduite Dmitrij (Keipert 1989*a* ; voir aussi Zaxar'in 1991).

7. D'autres sources évoquent aussi le dominicain croate Venijamin, arrivé à Novgorod en 1491 (Giraud, 1977, 469, n.148 ; Freidhof 1972, 12).

4. Le Donat russe et le rôle de Novgorod

Le Donat russe est assez étonnant ; il nous a été transmis dans deux copies différentes, celle de Saint-Pétersbourg et celle de Kazan (c'est celle-ci qui fut éditée par Jagič au XIX^e siècle (Donat 1885-1895/1968) ; dans la copie de Kazan, le copiste précise que le texte a été écrit « dans la seule langue russe, sans latin, afin qu'il soit pour le lecteur et l'élève plus compréhensible » (Mazon, 1913, 344). Les exemples sont donc traduits en russe, et on ne trouve de texte latin qu'à la fin de l'ouvrage sous la forme de quelques prières, mais qui sont transcrites en caractères cyrilliques et suivies de leur traduction russe ; l'auteur de cette copie a donc conçu le latin comme une sorte de matrice générale qui pouvait rendre compte aussi bien du russe : « Il est permis de supposer [...] que l'auteur de cette copie a vu dans la traduction russe une sorte de code général de la science grammaticale, dont les lois ne régissaient pas moins la langue russe que le latin » (Mazon, 1913, 344-345). L'usage du latin comme métalangage sera conservé dans les premières grammaires du russe qui vont suivre, et le modèle latin de description du russe va persister jusqu'au XIX^e siècle.

Certains pensent ainsi que la pénétration en Russie des influences occidentales, « latines », a commencé dès le XV^e siècle par l'intermédiaire de Novgorod : « C'est principalement par Novgorod la Grande que la culture européenne, et avec elle l'action de l'Église latine, se sont infiltrées, au XV^e siècle, en Russie » (Denissoff, 1947, 77). Mais cette tradition d'ouverture a été contrariée par les événements : perte de l'indépendance novgorodienne et rattachement à l'état moscovite en 1478, fermeture du comptoir hanséatique. Tout cela suggère que, dans l'ensemble, la place du latin est demeurée malgré tout réduite dans le Moyen Âge russe, ce qui n'empêche pas que la méconnaissance du grec à partir de l'intermède mongol y fût largement partagée, à l'image du Moyen Âge occidental : il n'y eut pas en Russie de grammaire grecque en slavon ou russe avant 1591, alors qu'en Occident des grammaires latines en idiome local existaient depuis le début du XII^e siècle.

III. LE LATIN DES LUMIÈRES AU XVII^e SIÈCLE

1. Moscou comme troisième Rome

La situation en Russie change sensiblement avec la fin de la domination mongole en 1480 et l'ascension de la principauté de

Moscou qui en vient à dominer l'ensemble de la Russie ; suite à la chute de Constantinople en 1453, Moscou prétend devenir la « Troisième Rome » ; dès 1443 l'Église russe s'était affranchie de Byzance dont l'orthodoxie était remise en cause ; en 1472, Ivan III épousa la princesse Zoé Paléologue, nièce du dernier empereur byzantin, Constantin XI. Il ajouta aussi l'aigle à deux têtes byzantin au saint Georges de sa dynastie, se proclama tsar et autocrate, adopta le cérémonial de cour des Byzantins : Moscou se posait bien désormais en successeur de Byzance et en champion de l'orthodoxie face à la papauté, un patriarcat sera d'ailleurs créé à Moscou en 1589. Il y avait donc d'un côté un relâchement considérable des liens religieux et culturels privilégiés que la Russie avait traditionnellement entretenus avec Byzance, liens souvent relayés d'ailleurs par les Slaves du Sud ; mais, en même temps, les Russes continuaient de montrer une solide hostilité vis-à-vis des catholiques, nourrie en partie par les ambitions du pape qui ne cessait d'œuvrer, dans l'esprit de l'Église universelle, pour une réunion des Églises qui aurait pu contrer les Turcs ; c'est ainsi que l'Union de Brest qui créait une église uniate liée à Rome tout en conservant son rituel slavon date de 1596. La tentative du prêtre croate Juraj Krizanić (1617-1693) allait dans le même sens : créer un espéranto slave qui aurait permis l'intercompréhension entre Slaves catholiques et orthodoxes et facilité le ralliement de ceux-ci à la cause de Rome (Eekman, 1976).

Il était inévitable que le latin, symbole de la catholicité, participât de cette hostilité ; le terme « Latin » ne désignait-il pas depuis le XIII^e siècle, par métonymie, les catholiques d'Europe occidentale ? (le mot *katolik* ne sera emprunté au polonais qu'à la fin du XVII^e siècle, voir Hüttl Worth 1963, 1977). Cette méfiance ne put être qu'exacerbée par les épisodes du Temps des Troubles (1584-1613) où l'on vit l'ennemi catholique polonais occuper et brûler Moscou. La tendance de la Russie à cette époque était donc de se replier sur elle-même, même si son émergence comme grand État supposait qu'elle s'ouvrit à la technique et à la science moderne que détenaient les Occidentaux ; elle ne pouvait d'ailleurs, paradoxe suprême, que prendre modèle sur Rome dans ses prétentions à l'hégémonie spirituelle : « Pour bâtir une troisième Rome sur les ruines de la deuxième, l'Église russe se met à l'école de la première » (Denissoff 1947, 77). C'est cette situation complexe qui fait que l'on admet généralement que ce grand pays n'a pas connu la Renaissance des XV^e-XVI^e siècles, sinon lors de l'épisode éphémère

des architectes italiens invités à Moscou par Ivan III pour rebâtir le Kremlin (voir *infra*).

2. L'ouverture progressive au latin

Pourtant, dès le XIV^e siècle, les Génois établis à Caffa en Crimée avaient ouvert une voie commerciale avec Moscou ; les Italiens avaient été ensuite très actifs en Moscovie au XV^e siècle avec la reconstruction du Kremlin (l'architecte Fieravanti) et des ambassades et voyages⁸ ; mais ils présentaient aux yeux des Moscovites le grave défaut d'être catholiques : « [...] il est à noter que les Italiens sont supplantés par les Européens du Nord, dont le protestantisme paraît moins redoutable aux orthodoxes que l'indiscret prosélytisme des catholiques romains, toujours hantés par leur chimérique projet de l'Union des Églises » (Réau, 1968, 93). La Réforme, de plus, ne menaçait pas l'idiome local : « Si la Réforme stimulait l'essor des langues nationales, leur permettant de parvenir au niveau de langues littéraires, la contre-réforme signifiait la victoire du latin, la dégradation de autres langues » (cité d'après Sériot, 1988, 571-572).

Plusieurs autres événements ont cependant alors contrecarré la tendance de la Moscovie à l'isolement, au point que l'on considère désormais que l'ouverture de la Russie au monde a commencé au XVII^e siècle, bien avant les réformes de Pierre le Grand. Déjà, au siècle précédent, Ivan le Terrible avait recruté en Europe les experts qui lui manquaient. Les besoins en techniciens, artisans, interprètes, tous ces spécialistes dont manquait cruellement le pays, la nécessité pour un grand état d'entretenir des contacts avec l'extérieur (en effet, « on avait interdit aux Russes d'aller en Europe », Kondratieva, 1996, 122) amenèrent l'installation d'étrangers du Nord, surtout protestants pour les raisons déjà invoquées ; c'est alors que se crée à Moscou le « faubourg des étrangers » (*nemec-kaja sloboda*) ; en même temps fonctionnait auprès des organes de gouvernement depuis le siècle précédent un « Office des ambas-

8. Voir Ambrosio Contarini, *Viazo de misier Ambrosio Contarini ambasador de la Illustrissima Signoria de Venesia al signor Unxuncassam re de Persia*, Venise, 1487 ; Paolo Giovio, *Libellus de legatione Basiliæ magni Principis Moschoviae ad Clementem VII pont. Max. in qua situs Regionis antiquis incognitus [...]*, Rome, 1525 ; Alessandro Guagnini, *Sarmatiae europeae descriptio*, Cracovie, 1578 ; Antonio Possevino, *Missio Moscovitica*, Vilna, 1596 ; Alessandro Guagnini, *Moschoviae descriptio*, Cracovie, 1614... (voir liste complète in Nicolai 1999).

sades » (*Posol'skij prikaz*) qui jouait entre autres le rôle d'un bureau de traduction ; on lui doit la publication des *Vesti kuranty*, sorte de chronique périodique destinée à informer le pouvoir, avide de savoir ce qui se passait à l'étranger afin d'en tirer profit, à base de traductions diverses : toutes proportions gardées, pour la Moscovie, l'équivalent du *Monde diplomatique* ou du *Courrier international* !

Un autre événement fut encore plus décisif : l'extension de la souveraineté moscovite à une grande partie de l'Ukraine en 1654. L'Ukraine (surtout occidentale) fut, bien plus que Saint-Pétersbourg par la suite, une sorte de « fenêtre ouverte sur l'Occident » pour la Russie (de Laroussilhe 1998, 27). Or, à cette époque, en Europe, le latin régnait encore en maître dans la diplomatie, la science, la philosophie, l'enseignement universitaire, nonobstant la Réforme qui avait promu les idiomes vernaculaires contre sa domination ; l'humanisme de la Renaissance lui avait en fait insufflé une vigueur nouvelle : on a calculé ainsi qu'en 1570 70 % des livres imprimés dans les pays germaniques l'étaient en latin. Le latin médiéval avait su s'adapter aux besoins nouveaux en absorbant des néologismes, en simplifiant sa syntaxe, en délatinisant sa prononciation (Unbegaun, 1964, 74). Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il devait demeurer pour les Européens la grande langue d'expression de la communauté intellectuelle et philosophique : il suffit de citer ici Spinoza, Leibniz, Newton, Descartes, et même Kant pour certaines de ses œuvres... La plupart des relations de voyages qui ont fait découvrir aux Européens à cette époque la Moscovie furent d'abord rédigées en latin, conformément aux usages d'alors⁹, de même que les premières grammaires russes qui furent le fait d'étrangers¹⁰.

Soumise à la Lituanie depuis 1361, avant de l'être à la Pologne à partir de l'Union de Lublin en 1569, l'Ukraine avait fortement subi l'influence de la Contre-Réforme polonaise et le prosélytisme des jésuites qui s'exerçait par un réseau d'écoles où l'on privilégiait tout naturellement le latin ; ces écoles y furent particulièrement nombreuses car l'enseignement était encore jusque-là rudimentaire

9. Voir S. Herberstein, *Rerum Moscoviticarum Commentarii*, Vienne, 1549 ; Mayerberg, *Iter in Moscoviam*, 1661 ; Korb, *Diarium itineris in Moscoviam*, Vienne, 1698 ... (et note précédente).

10. Voir *Alfabetum Rutenorum*, Stockholm, années 1630 ; *Henrici Wilhelmi Ludolphi grammatica Russica [...]*, Oxford, 1696 ; E. Kopijewitz, *Manuductio in grammaticam. In sclavonico Rosseanum seu Moscoviticam, in usum discentium linguam Moscoviticam*, Stoltzenberg, 1706 ; M. Schwanwitz, *Compendium grammaticae Russiae*, 1731 (manuscrit) ; J. Chr. Stahl, *Rudimenta linguae Russicae*, Halle, 1745... (voir Uspenskij, 1992).

dans les provinces ruthènes. On doit rappeler ici que dans la Pologne d'alors le latin jouissait d'une position privilégiée, unique langue écrite jusqu'au XV^e siècle, puis élément constitutif du bilinguisme latino-polonais (Backvis, 1958) ; même si la Réforme avait promu le polonais au rang de langue littéraire, beaucoup d'écrivains continuaient à ne s'exprimer qu'en latin, cependant que d'autres écrivaient dans les deux langues ; mais, même chez les polonisants, le latin classique demeurait un modèle pour l'expression, tant était grande son influence ¹¹ ; c'est ainsi que, si la Russie n'avait pas été jadis en contact direct avec le latin, elle le fut dès le XV^e siècle par le biais d'une Pologne pratiquement bilingue ; c'est de là que lui vint son latin, ce qui explique que les latinismes russes sont réalisés avec leur prononciation d'Allemagne et d'Europe centrale et orientale, et non selon la norme érasmiennne ou gallicane : par exemple, *c* latin sera réalisé comme une affriquée sifflante [ts], *qu* comme [kv] etc. On trouvait cela déjà dans le Donat russe où *бenedицере* correspond à *benedicere*, *целесту* à *caelestis*, *кву* à *qui*... (Donat, 1885-1895/1968, 619).

3. La réaction helléno-slavonne : premières grammaires et premiers dictionnaires

Confrontés à la pression polono-catholique, les orthodoxes ruthènes avaient éprouvé le besoin d'affirmer leur culture gréco-slavonne en s'organisant dans des confréries mi-laïques, mi-religieuses (*bratsva*) d'où la création d'écoles et d'imprimeries et la rédaction de divers manuels sur les marges occidentales de l'Ukraine ; c'est à ces efforts que l'on doit la création des premiers traités grammaticaux autochtones (Đurovič, 1995) comme *Αδελφοτισ. Grammatika dobroglagolivogo ellinoslavenskago jazyka* [Adelphotès. Grammaire de la langue correcte helléno-slavonne], Lvov, 1591 (ouvrage anonyme mais attribué généralement à Arsenij Elasonskij) (Horbatsch, 1973) ; suivirent de Laurentius Zizanius, *Hrammatika slovenska soveršennago iskustva os'mi častij slova i inyx nuždnyx* [Grammaire slavonne de l'art correct des

11. « Le polonais, dont les écrivains du Siècle d'Or avaient cependant montré toutes les ressources, était devenu méconnaissable à la fin du XVII^e siècle, par suite de l'excessive proportion des expressions latines qui s'y étaient déversées » (Martel, 1933, 41).

huit parties du mot et autres choses utiles], Vilna, 1596¹² (Freidhof, 1972a ; 1980) ; de Meletij Smotrickij, *Grammatiki Slavenskija pravilnoe Syntagma* [Composition correcte de la grammaire slavonne], Evje (près de Vilna), 1619 (Horbatsch, 1974).

La première grammaire, l'*Adelphotès*, est un remaniement de la célèbre grammaire grecque de Constantin Lascaris, érudit byzantin réfugié en Italie après la chute de Constantinople, ouvrage qui avait été le premier livre grec à être imprimé en Italie (Lascaris 1476) ; l'auteur de l'*Adelphotès* calque cette grammaire en présentant en parallèle grec et slavon comme s'il s'agissait de langues proches parentes (« helléno-slavon ») : il s'agit là encore de rattacher la tradition slavonne à ses racines grecques, même si la terminologie reste latine, quitte à travestir la réalité, et aussi de mettre le slavon à égalité avec l'une des trois grandes langues sacrées. La grammaire de Zizanius reprend en fait celle de l'*Adelphotès*, l'auteur a voulu permettre ainsi de « bien parler et écrire le slavon », il a ajouté aussi à l'ouvrage un petit lexique latin-slavon qui sera repris ensuite dans d'autres dictionnaires. Mais c'est surtout la grammaire de Meletij Smotrickij (1572 ?-1633), ancien élève des jésuites à Vilna, qui a exercé une influence durable en Russie puisqu'elle fut rééditée en 1627, 1629, 1648, 1697 et 1755¹³ ; on sait d'ailleurs que Lomonosov, auteur de la première grammaire russe en russe parue en 1757, s'en était nourri dans son enfance. Cette grammaire reprend le plan canonisé depuis Diomède, Priscien et Donat et repris par les humanistes dans leurs grammaires latines : *orthographe* (avec éléments de phonétique), *étymologie* (correspondant à la morphologie), *syntaxe* (avec des éléments de stylistique), *prosodie* (versification) Par ailleurs, à la suite de Zizanius, Smotrickij a utilisé une terminologie grammaticale calquée pour sa plus grande part du latin (qui l'avait lui-même souvent calquée du grec), celle qu'on trouvait déjà dans la traduction du Donat par Dmitrij l'Interprète (et des imitateurs polonais du Donat de l'époque, voir

12. De son nom slave Lavrentij Zizanj (?-1634), Zizanius était un prêtre lituanien qui enseignait à l'école des confréries orthodoxes de Lvov ; on note que ce grammairien se conformait à l'usage de latiniser son nom de famille qui a régné chez les humanistes d'Europe Centrale à la Renaissance : voir *Olearius* pour Adam Ölenschläger (auteur d'une célèbre relation de voyage en Russie et Perse parue en 1647), *Satorius* pour Stojęński (auteur de la première grammaire polonaise parue en 1568), *Sartorius* pour *Schneider*, *Mercator* pour *Kauffmann*, *Agricola* pour *Bauer*, *Georgius Crisanius* pour *Juraj Križanić*...

13. L'édition de 1755 fut réalisée à Rîmnicul-Vîlce en Valaquie pour l'instruction des élèves serbes.

Zaxar'in, 1995, 97) ; initialement destinée au slavon, cette terminologie sera adoptée sans l'ombre d'une hésitation par les grammairiens russes du XVIII^e siècle et elle est toujours en usage ¹⁴ :

datel'nyj padež pour *casus dativus*, *dvojtvennoe čislo* pour *numerus dualis*, *glagol* pour *verbum*, *mestoimenie* pour *pronomens*, *naklonenie soslagatel'noe* pour *modus conjunctivus* (calque de Smotrickij), *narečie* pour *adverbium*, *padež* pour *casus*, *predlog* pour *praepositio*, *pričastie* pour *participium*, *roditel'nyj padež* (*rodnyj padež* chez Zizanius) pour *casus genitivus*, *sklonenie* pour *declinatio*, *sojuz* pour *conjunctio*, *soveršenoje* pour *perfectum*, *sprjaženie* pour *conjugatio*, *vinitel'nyj padež* pour *casus accusativus* etc. De la même manière, l'ordre de succession des cas est adopté tel quel du latin en y ajoutant l'instrumental, le « cas slave », et il a perduré jusqu'à nos jours (Comtet, 2000). En même temps, Smotrickij s'était inspiré dans sa description, comme Zizanius, du système grec ¹⁵, mais surtout du latin, poursuivant ainsi une tradition d'imitation dont les linguistes russes (mais aussi serbes, bulgares et même roumains...) auront beaucoup de mal à se débarrasser et qui leur a longtemps masqué la spécificité de leur langue ; on a évoqué à ce propos le « lit de Procruste de la grammaire latine » dans lequel Smotrickij s'est efforcé de faire entrer les « matériaux rebelles » (Issatschenko, 1980, 340) ; le prêtre croate Juraj Križanić, dans sa grammaire sensée s'appuyer sur le slave primitif par élimination de tout apport étranger (grec, latin et allemand) ¹⁶ fit lui aussi le reproche à Smotrickij d'avoir pris modèle sur le grec et le latin (Freidhof, 1976, IV-V). Et Lomonosov de faire remarquer en 1755 : « Dans sa Grammaire slavonne l'auteur a introduit bien des inexactitudes [...] à force de suivre le modèle grec et

14. Dans les appellations des cas, Smotrickij a innové pour l'instrumental, *tvoritel'nyj padež*, ; il appelle le cas prépositionnel *skazatel'nyj padež* [cas de commentaire], actuellement dit *predložnyj* [prépositionnel] depuis Lomonosov ou *mestnyj padež* [locatif] ; le nominatif est encore pour lui *imenovnyj padež*, calque de *casus nominativus* ; le terme actuel de *imenitel'nyj padež* a été, semble-t-il, refait au début du XVIII^e siècle sur le modèle grec (Šanskij 1980, 53) ; on doit aussi à Smotrickij le nom du gérondif, *deepričastie*.

15. Smotrickij affiche, conformément à la tradition humaniste, sa connaissance du grec : on trouve chez lui 51 citations grecques contre seulement 4 latines (Horbatsch, 1974, 260) ; il crée aussi des vocables gréco-slavons hybrides : сунтаѣис коиновион... Mais cet habillage en trompe-l'œil ne change rien à l'inspiration essentiellement latine de son ouvrage.

16. Križanić, en vrai puriste, a forgé des calques slaves à partir du latin pour les notions abstraites comme « république », « autocratie », « xénophilie »...

latin » (Lomonosov, 1952, 416) ¹⁷. Mais lui-même, comme nous aurons l'occasion de le voir, n'était pas plus à l'abri de ce reproche.

Le dictionnaire slavon de Pamvo Berynda (?-1632), paru à Kiev en 1627 et réédité à Kuteïno en 1653 répondait au même souci d'affirmation du slavon face au latin ; l'auteur avait travaillé trente années durant à ce *Leksikon slovenorosskij i imen tl''kovanie* [...] [Dictionnaire slavon avec glose des mots] qui regroupe presque 7000 entrées autour du noyau primitif constitué par le lexique de Zizanius (Nimčuk, 1961) ; les gloses et étymologies des mots slavons difficiles étaient rédigées dans un russe écrit fortement ukrainisé, en recourant souvent à des mots étrangers, polonais, russes ou biélorussiens entre autres. Une seconde partie constituait un répertoire de mots étrangers expliqués en russe. Dans sa préface, l'auteur affichait clairement ses intentions : rendre parfaitement compréhensible le slavon pour les orthodoxes, réagir contre le mépris affiché vis-à-vis du slavon, dans certains milieux politiques et religieux tendant vers le catholicisme, rendre ainsi toute sa place à une langue dont l'auteur souligne le rôle unificateur et international pour tous les Slaves orthodoxes (Bulaxov, 1976, 22-23). Néanmoins, la place du latin demeure importante dans cet ouvrage à côté d'autres langues ; par exemple, pour expliquer *brozdá* « le mors », l'auteur note : « *χημός, fraenum, ουδίλο, ουζδά, ουζδαήιμα* » (Bulaxov, 1976, 23). Qui fait le décompte des mots grecs et latins dans ce dictionnaire arrive à un total de 73 entrées grecques contre 26 latines, et 236 mots grecs contre 198 dans les gloses (M. Leeming, 1973, 183-185) ; l'apparent avantage du grec ne doit pas faire illusion : il est en fait réservé au culte, ou aux notions morales, alors que le latin couvre une multitude de champs sémantiques et fait ainsi par contraste figure de langue vivante ! On voit donc que toutes ces tentatives de restauration du grec et du slavon sont obligées dans les faits de ternir compte de la place éminente occupée par le latin ; cette place est d'ailleurs indirectement consacrée par le succès rencontré par certaines publications comme les *Gesta Romanorum* (traduits du polonais) et le *Speculum magnum* (Lo Gatto 1965, 73-74). Certes, à cette époque, le nom grec de la Russie *Ρωσία* l'emporte

17. Cette imitation de la grammaire latine a longtemps dominé la grammatologie occidentale, et les Russes n'ont fait là qu'imiter leurs maîtres d'Occident : couler les langues modernes dans le moule de la grammaire latine ancienne était une vieille tradition depuis les premières grammaires du provençal, du français au XIII^e siècle, de l'espagnol (Nebrija) etc. En Russie il y aura une réaction au milieu du XIX^e siècle avec la linguistique des slavophiles.

sur le latin *Russia* mais celui-ci lègue au passage son double « s » dans la forme définitive *Rossija* (Martel, 1925).

4. Du Collège de Mohyla à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou

À la même époque, un collège avait été fondé à Kiev en 1633 par le métropolite érudit Pierre (Petro) Mohyla, homme ouvert qui savait habilement composer avec la Rzeczpospolita¹⁸, sur le modèle des collèges jésuites sous le nom de « collège de Kiev et Moguilev » (*Kievo-mogil'janskij kollegium*) ; cet établissement devint l'« Académie slavo-gréco-latine » en 1640 ; on y trouvait une élite de moines et clercs érudits qui, dans leur lutte contre le catholicisme polonais, voulaient rivaliser avec les jésuites pour ce qui est de l'érudition, de la rhétorique ; le latin y était donc la langue d'enseignement mais on étudiait aussi le slavon et le grec et même le polonais ; le vieux principe éprouvé qui était appliqué était qu'il fallait pratiquer l'adversaire afin de mieux le combattre.

Les clercs ukrainiens arrivaient même à accéder aux collèges et bibliothèques de Rome en se faisant passer pour des uniates et s'étaient ainsi parfaitement familiarisés avec l'humanisme chrétien latin et universel (Blanc, 1965). Kiev était ainsi devenue le foyer de la « Contre-Réforme orthodoxe » (Jobert, 1965, 25) avant que le flambeau ne passât par la suite à Moscou. Il s'y était ainsi créé une tradition d'ouverture, alors qu'à Moscou persistait la tradition grecque formaliste, frileuse, hostile à tout ce qui était étranger, cultivant l'esprit de clocher.

Cependant, toute cette culture « latine » kiévienne qui était la porte d'entrée à la modernité suscitait l'envie des élites moscovites ; le principe d'une Académie moscovite organisée sur le modèle de celle de Kiev fut donc admis par l'empereur Fedor Aleksevič à l'instigation de l'érudit Siméon de Polotsk (que le tsar Aleksej avait déjà autorisé à ouvrir une école latine en 1666) et une Académie slavo-gréco-latine fut fondée à Moscou en 1682. Mais elle était réservée aux fils des ecclésiastiques et son acte de fondation montrait une prévention tenace contre les Kiéviens soupçonnés de connivence avec l'ennemi héréditaire catholique :

« Dans notre Académie il y aura un recteur et des maîtres pieux, élevés dans la Foi orthodoxe grecque orientale des peuples russes et grecs [...] Et si des

18. La première version de son catéchisme orthodoxe paru à Kiev en 1645 était rédigée en polonais.

hommes instruits arrivent dans notre État en provenance de Lituanie, de Petite-Russie et d'autres pays, en exprimant le désir de devenir recteur ou maîtres dans ces classes et en affirmant être pieux, de famille pieuse et élevés dans la foi orthodoxe orientale, leurs dires ne seront pas acceptés et ils ne pourront être nommés recteur ou maîtres sans que l'on ait obtenu à leur sujet des renseignements sûrs » (Laran et Saussay, 1975, 315-316).

5. La réaction anti-latine

À vrai dire, une école grecque fonctionnait déjà à Moscou, l'école de l'Imprimerie, ouverte en 1681, qui compta jusqu'à deux cent trente élèves ; ses meilleurs éléments entrèrent à l'Académie. Parmi eux, Nikolaj Semenov, Aleksej Kirillov et Fedor Polikarpov, suffisamment instruits en grec pour traduire en 1687 le traité *Akos* des frères Likhoudé (Babaeva, 1991-1992, 93). À l'Académie, l'enseignement fut d'abord délivré en grec et latin, comme à Kiev, mais le latin fut ensuite proscrit à la demande du patriarche de Jérusalem afin de faire obstacle aux idées catholiques et à l'influence polonaise ; il se constitua ainsi un véritable parti grec avec Epifanij Slavineckij et Evfemij Čudovskij et la primauté revint donc au grec, même si le professeur de théologie continua d'enseigner en latin, faute de savoir le grec (Archaimbault 1999, 86) : le nom de l'établissement fut d'abord « École helléno-slave » (*Èllino-slavjanskoe učilišče*) (Keipert, 1989b, 182). Deux moines grecs érudits, les frères Likhoudé (*Lixudy*), Joannicius (Ioannakij) (1632-1717) et Sofronius (Sofronij) (1652-1730), la dirigèrent en ce sens (tout en ayant été formés à Padoue et Venise !) jusqu'en 1694 ; on a pu remarquer que l'enseignement restait celui de l'Europe médiévale, puisque aucune place n'était accordée à la science et à la technique (Riasanovsky, 1987, 229).

Les Grecs semblaient effectivement dominer la vie intellectuelle et spirituelle sur la scène russe depuis qu'à la suite de Maxime le Grec on faisait venir des érudits soigneusement choisis par les Patriarches pour représenter l'orthodoxie byzantine à Moscou ; dans la seconde moitié du XV^e et au cours du XVI^e, on assista donc à un retour en force de l'hellénisme à Moscou ; c'est ici que se place l'épisode de la révision des livres sacrés engagée par le patriarche Nikon vers 1651, suite au Concile des Cent-Chapitres, pour établir une référence unique (les orthodoxes n'ayant pas l'équivalent de la Vulgate). Cette campagne de retour aux sources, qui prendra fin avec la déposition de Nikon en 1667, avait aussi pour objectif de défendre la prééminence de la langue grecque sur la langue latine puisque l'on s'appuyait encore plus sur les textes grecs que sur les

manuscrits slavons les plus anciens. La préséance du grec se fondait sur l'antériorité de la version des Septante par rapport à la Vulgate, reconnue d'ailleurs par les catholiques ; on invoquait aussi la similitude grammaticale entre grec et slavon, au point que l'expression de « langue helléno-slave » (*ellinoslavjanskij jazyk*) que nous avons trouvée dans l'*Adelphotès* devint courante¹⁹ ; on considérait enfin que le grec était supérieur au latin par la richesse de son vocabulaire.

Pour ce qui est de l'étude du grec, il est clair que les orthodoxes tentaient ainsi de renforcer leur enracinement spirituel dans la tradition orientale ; on a souvent émis à ce propos l'idée suivante : « [...] durant l'époque précédant le règne de Pierre le Grand, l'État moscovite s'alignait sans réserve, dans les questions religieuses, sur l'Orient grec et, pour le progrès technique, sur l'Occident latin. » (Cocron, 1962, 16-17) Nous avons évoqué précédemment l'*Adelphotès*, et son imitation dans les grammaires slavonnes de Zizanius et Smotrickij, mais il y avait bien d'autres manifestations d'un pro-hellénisme revendiqué haut et fort par les traditionalistes.

6. Le latin s'impose dans les faits

Dans les faits, en dépit de ces prétentions proclamées, bien des indices permettent de penser que la connaissance du latin était bien mieux partagée en Russie que celle du grec et que l'hellénisme faisait figure de combat d'arrière-garde. Nous citerons quelques faits à l'appui de cette affirmation ; dans la terminologie grammaticale, c'est le terme latin *genetivus* qui a été calqué (*rodnyj/roditel'nyj*) et non le terme grec (*γενικηπιωσις* = « générique, qui exprime le genre ») qui a fait l'objet en latin d'un véritable contre-sens :

« Les Latins, d'esprit obtus et peu accessibles aux idées générales abstraites, ne comprirent pas la portée philosophique de l'appellation grecque. Ramenant la conception de celle-ci à l'étroitesse de leur propre esprit et n'envisageant que le cas particulier où le génitif sert à exprimer l'origine, la naissance, la paternité [...] ils n'y virent que la notion génétique [...] » (Tesnière 1976, 440).

Par ailleurs, au XVII^e siècle, c'est par le filtre du latin que sont empruntés les mots grecs : voir *цикл* « le cycle » < polonais *cykl* < latin *cyklus* < grec *κυκλος* ; *центр* « le centre » < polonais *cen-*

19. La linguistique d'aujourd'hui classe effectivement grec et russe dans un même type à dominance morphologique alors que latin et allemand relèveraient plutôt d'un type syntaxique.

trum < latin *centrum* < grec *κεντρον* ; *центавр* « le centaure » < polonais *centaur* < latin *centaurus* < grec *κενταυρος* ; *музыка* « la musique » < ukrainien *музика* < polonais *muzyka* < tchèque *muzika* < latin *musica* < grec *μουσική*... (voir Hüttl Worth, 1963, 35-41) Il y a là un changement complet par rapport à l'époque de la christianisation où c'était le grec qui servait de relais pour les emprunts au latin. Bien mieux, des mots qui avaient été adaptés directement du grec à la mode slavonne sont désormais remplacés par leur adaptation latine, comme les adjectifs grecs en *-ικη* : ils ont d'abord donné en russe des substantifs à accent suffixal en *-κία* (comme *реторикία*, *граматикία*...) avant d'être remplacés d'après le modèle latino-polonais par des substantifs en *-ia* accentués sur la racine (*риторика*, *грамматика*...) (Bulaxovskij, 1953, 30-32 ; H. Leeming, 1973, 356 ; H. Leeming, 1976). Tous ces emprunts ou calques se sont faits à la faveur des traductions du latin en russe qui occupent la première place au XVII^e siècle : « Il semble que la plus grande partie des traductions de ce siècle ait été opérée à partir du latin, c'est-à-dire de la langue qui était alors la langue de la science en Pologne et en Europe occidentale. Après le latin nous pouvons mettre le polonais que connaissaient la plupart de nos traducteurs et en lequel écrivaient souvent les savants de Petite-Russie et de Russie occidentale. C'est en tout dernier que viennent l'allemand, le biélorussien et le néerlandais » (Sobolevskij 1903/1989, 50).

Il y a encore l'épisode hautement révélateur de l'activité de Maxime le Grec (1480 ?-1558) en Russie ; ce moine de l'Athos avait été envoyé en 1518 à Moscou à la demande du grand-prince Vassilij Ivanovič et des autorités ecclésiastiques afin d'établir une version authentifiée à partir des originaux grecs pour les missels ; jusque là manuscrites, leurs multiples copies avaient en effet introduit toutes sortes de variantes ; or, l'introduction de l'imprimerie imposait l'établissement d'un canon unique (Kondratieva, 1996, 107-108) ; on demanda d'abord à Maxime de retraduire en slavon le Psautier, livre sacré le plus populaire en Russie (puisqu'il servait à l'apprentissage de la lecture), accompagné de ses commentaires. Le recours à cet érudit grec prouve déjà en soi que la Russie ne disposait pas alors d'helléniste digne de ce nom ; mais il y a plus cocasse encore : à son arrivée Maxime ignorait le slavon, par contre il maîtrisait d'autant mieux le latin qu'avant d'entrer dans les ordres il avait fait de longues études aux universités de Padoue, Venise, Rome et Florence ; cela lui permit de communiquer avec les Moscovites, car, effectivement, personne ne parlait grec dans la capitale. Il se fit donc aider par deux traducteurs : Vlasij Ignatov et

son compère Dmitrij Gerasimov qui décrit ainsi dans l'une de ses lettres ce travail collectif : « [...] actuellement Maxime le Grec traduit du grec le Psautier avec ses commentaires pour le Grand-prince, cependant que moi et Vlasij nous relayons auprès de lui : il traduit en latin et nous retraduisons en russe pour les scribes » (Rižskij, 1978, 68 ; voir aussi Keipert 1989a, 185). Le latin était donc devenu l'outil privilégié de communication avec l'extérieur en Russie²⁰, et le nombre des traductions du latin en russe surpassent de beaucoup celles du grec au XVII^e siècle ; enfin, même des grécophiles se mirent à rédiger des manuels de grammaire et rhétorique en latin, rejoints par la suite par les frères Likhoudé en personne après qu'ils furent démis de leurs fonctions à l'Académie de Moscou en 1694 (Bulič 1904/1988, 183)²¹.

7. Les emprunts à la langue latine

On peut donc affirmer que le latin est entré en Russie via l'Ukraine ; beaucoup d'emprunts latins dans le russe contemporain datent de cette époque, même si une quantité d'autres ont disparu entre temps corps et biens (Vinogradov 1982, 38) : ils ont transité de Pologne (après éventuellement un passage en Allemagne) en Ukraine avant d'être adoptés en Russie ; c'est ainsi que ces mots se retrouvent généralement à la fois en polonais, en ukrainien et en russe, ce qui est un critère relativement sûr pour juger de leur adoption au XVII^e siècle. Par exemple, le mot russe courant *latyn'* (лати́нь) qui correspond au terme livresque *latinskij jazyk* (лати́нский язык) pour désigner la langue latine véhicule de toute évidence un trait ukrainien avec son [i] « dur » noté par « ы » dans sa racine (ukrainien : лати́нь avec « i » valant /i/ « dur ») ; autre exemple : *kalendar'* (календа́рь) « le calendrier », mot emprunté au latin *calendarium* au milieu du XVII^e siècle à travers le polonais *kalendarz* et l'ukrainien *kalendar'* (календа́рь) (actuellement *календа́р*) ; l'accent sur la finale est dû à l'attraction du modèle slave oriental des mots à suffixe <ar> accentué, voir *bukvár'* « l'abécédaire », *slovár'* « le dictionnaire »...

20. Déjà, en 1602, Boris Godunov avait envoyé de jeunes Russes en Angleterre afin d'y apprendre non seulement l'anglais et l'allemand mais aussi le latin (Bulič 1904/1988, 185)

21. En fait, ils prévoyaient une grammaire quadrilingue : latine, grecque, slavonne et géorgienne ; chaque page divisée en quatre parties en croix devait contenir le même texte traduit en ces différentes langues ; seules les parties latine et grecque du texte demeuré manuscrit furent réalisées (Mečkovskaja 1984, 53-2-53).

En même temps, se crée un système d'adaptation latin-russe qui a perduré jusqu'à aujourd'hui et dont certaines particularités s'expliquent par le filtre polonais, ou accessoirement germanique ; c'est ainsi que les mots latins neutres en {voyelle + <um>} sont transposés en russe avec une base en {voyelle + yod} + <ø> : latin *museum* « le musée » > polonais *muzeum* > russe *muzej* ; l'usage est toujours en vigueur : voir russe *kriterij* « le critère » (XIX^e siècle) < polonais *kryterium* < latin *criterium* ; *radij* « le radium » < néo-latin *radium* ; *sanatorij* « la maison de repos » < polonais *sanatorium* < allemand *Sanatorium* < néo-latin *sanatorium* ²²... (à côté d'emprunts récents à coloration plus savante qui préservent <um> comme *akvarium* « l'aquarium », *konsilium* « une assemblée de médecins »...)

Cette particularité semble pouvoir s'expliquer par la déclinaison polonaise de ces neutres en <um> venus du latin : on sait que si au singulier ces substantifs restent indéclinables, le <um> alterne avec des désinences au pluriel : *muzeum* > N.V.A. pl. *muzea*, G.pl. *muzeów*, D.pl. *muzeam*, I.pl. *muzeami*, L.pl. *muzeach* (Decaux, 1984, 212). Le russe n'a retenu que le radical du pluriel et lui a adjoint un yod pour pouvoir ranger le substantif dans une classe de déclinables, sinon la finale {consonne dure + /e/ ou /i/} l'aurait fait traiter comme un indéclinable.

Le même problème se pose pour les masculins latins en <-us> ou <-ius> dont le russe élimine systématiquement <us> à la finale ; on peut penser que ce sont les cas obliques des masculins en <-ius> qui ont fourni au russe un radical en {i + yod}, voir *komentarij*, emprunté dès la fin du XV^e siècle, à partir des cas obliques de *commentarius* : génitif *commentarii* etc., ou *vikarij* « le vicaire » < latin *vicarius* ; ou encore *Konfucij* à partir de la forme latinisée par les jésuites *Confucius*, *Kassij* à partir de *Cassius*, *Ovidij* à partir de *Ovidius*... Cela n'est pas sans rappeler le triomphe du cas régime dans les langues romanes. Demeure pourtant le problème des finales {consonne + <-us>} : *Brutus* > russe *Brut*. Il est donc bien plus probable qu'a joué surtout l'analogie avec les substantifs masculins grecs dont les finales -οζ étaient remplacées en slave commun et vieux slave par la semi-voyelle postérieure /ǔ/ notée -ъ après consonne dure et par la voyelle antérieure /i/ notée -i après voyelle, ceci afin de respecter alors la loi des syllabes ouvertes :

22. Voir aussi *jubilej* < allemand *Jubiläum* < latin *jubilaeum* ; *licej* < allemand *Lyzeum* < latin *lyceum* ; *mavzolej* < polonais *mauzoleum* < latin *mausoleum* ; *trofej* < polonais *trofeum* < latin *trophaeum*...

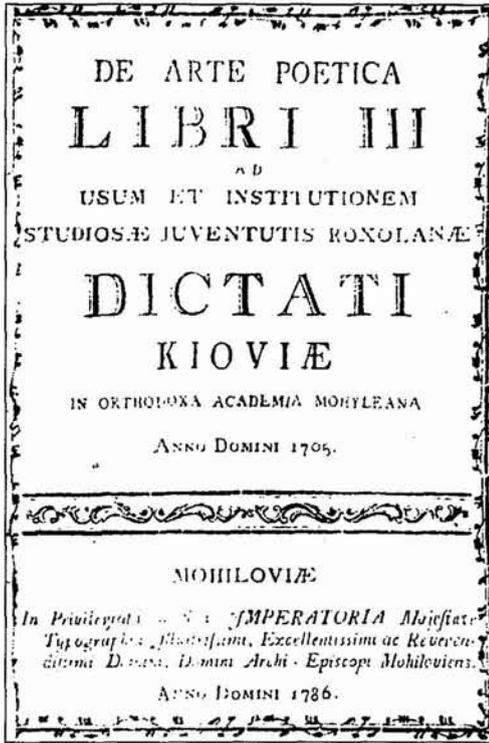
Μακαριοζ > *Макарии*, *Πιλατοζ* > *Пилатъ* (Vaillant 1958, 300) ; on sait par ailleurs que la finale non accentuée <-i> s'est amuïe en yod en vieux russe. En tout cas, les relais ne peuvent être ici invoqués puisque le polonais a adapté ces finales <-us> en <-usz> : *Vergilius* > *Wirgiliusz/Wergiliusz*, *Lucretius* > *Lukrecjusz*... (les exceptions sont rares : *wikary* à côté de *wikariusz* < *vicarius* ...) Quant à l'allemand, il est conservateur : *Vergilius* > *Vergilius*²³...

Quant à l'adaptation des mots latins abstraits féminins en <io>, c'est par contre le relais polonais qui les fait adapter comme des féminins à finale <ija> : latin *dissertatio* > polonais *dysertacja* (désinence <a> pour conserver le genre féminin) > russe *dissertacija* ; latin *commissio* > polonais *komisja* > russe *komissija* ; latin *illuminatio* > polonais *iluminacja* > russe *illjuminacija*... On peut noter seulement que le russe paraît plus attaché à la forme originelle écrite des mots, comme un bon élève qui veut se distinguer, en conservant dans la graphie les consonnes géminées qui, pourtant, n'ont ici pas de réalité phonologique puisqu'elles se réalisent comme des consonnes simples la plupart du temps (Avanesov 1968, 168-178).

8. Rhétorique et littérature néo-latine

C'est par le biais du latin également que la rhétorique s'est développée, d'abord à Kiev au XVII^e siècle. Le modèle latino-polonais a été imité avec ses cadences, ses symétries oratoires, le verbe en fin de phrase, l'ordonnance géométrique des groupes de compléments et déterminants, un peu comme dans la syntaxe russe au siècle suivant. On notera par ailleurs que le cours de rhétorique dispensé en latin de 1706 à 1707 par Prokopovič à l'Académie slavogréco-latine de Kiev et publié sous le titre de *De Arte Rhetorica Libri X (Ars poetica, Ars retorica)* puisait autant aux sources latines antiques (Cicéron et Quintilien) qu'aux traités de rhétorique européens rédigés en latin à la Renaissance (Gorbounova, 2000, 54). Tous les manuels de rhétorique édités à Kiev au XVII^e siècle le furent en latin (Vomperskij 1988, 10), par exemple la *Rhetorica practica* de Siméon de Polock parue à Kiev en 1653 (Sazonova, 1991, 49).

23. Le français est à l'opposé puisqu'il tronque le plus souvent ces finales, l'anglais occupant une position intermédiaire. L'adaptation russe peut d'ailleurs rendre difficile l'identification de certains mots : le nom du latiniste portugais *Álvarez* devient en russe *Alvar* à partir de sa forme latine *Alvarus*, ce qui peut aussi bien correspondre à *Álvarez* qu'à *Álvares* ou *Alvaro* ...



Lomonosov n'aura plus ensuite qu'à puiser dans cet héritage recueilli lors de sa formation à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou pour écrire sa *Rhétorique*²⁴ et exposer sa fameuse théorie des trois styles qui n'est qu'une transposition au cas posé par le slavon et le russe du vieux modèle gréco-latin : *humilis, mediocris, sublimis* ou *floridis* (Martel, 1933, 40).

En même temps, phénomène peu connu, une littérature néo-latine s'est développée sur fond de baroque dans les confins Sud-Ouest de l'espace russe (Berkov 1968), avant de s'illustrer dans la capi-

itale elle-même ; elle a été surtout le fait des humanistes de Kiev, tous gens d'église, tels Stefan Javorskij, Siméon de Polotsk, Sil'vestr Medvedev, Feofan Prokopovič (proche de Pierre le Grand). Ces écrivains ont composé en latin essentiellement des élégies et des panégyriques pour des occasions solennelles, œuvres qui se signalent par la qualité de leur langue et leur force poétique et qui ont exercé une certaine influence sur la littérature russe²⁵.

24. *Kratkoe rukovodstvo k krasnorečiju* [Petit manuel d'éloquence], 1748.

25. N.N. Berkov (Berkov 1968, 32) s'est demandé si le début de la poésie de Stefan Prokopovič intitulée *Laudatio Borysthenis* n'avait pas inspiré Gogol' quand celui-ci écrivait le début du chapitre X de *Une terrible vengeance* ; chez Prokopovič : « *Salve, magne Pater, magnarum dives aquarum, Ut cuctos opibus vincis, sic laudibus anes Exsperare potes.* » Chez Gogol' : « Il est magnifique, le Dniepr, par temps calme, lorsqu'il roule ses hautes eaux sans frein et harmonieusement à travers monts et forêts. »

9. Diglossie et bilinguisme

Enfin, pour clore ce bilan du siècle, rappelons que Boris Uspenskij (Uspenskij, 1994, 64-112) a émis l'hypothèse audacieuse que l'évolution du *bilinguisme* polono-latin où le polonais a fini par l'emporter, avec un latin peu à peu cantonné au culte, aurait été calquée consciemment dans les pays ruthènes du Sud-Ouest dans le rapport entre slavon et langue quotidienne (*prosta mova*) ; de là, le modèle aurait été transposé en Russie même, contribuant ainsi à la solution de la crise linguistique soulevée par l'exacerbation des différences entre russe et slavon ; tel était en effet le résultat de la seconde vague d'influence des Slaves du Sud consécutive à la déchéance de l'Empire byzantin dès le XIV^e siècle en même temps que devenait de plus en plus évidente l'inadaptation du bilinguisme russe-slavon à la civilisation moderne (voir sur ce problème Unbegaun, 1950 ; Unbegaun, 1965). On est alors passé en Russie à une diglossie, les deux idiomes étant en distribution strictement complémentaire, avec le slavon cantonné à la liturgie.

10. Le triomphe final du latin

Au seuil du XVIII^e siècle, la cause du latin semble désormais acquise en Russie. Des écoles latines sont organisées, qui ont la faveur des couches privilégiées de la société, clergé et noblesse ; en 1665 déjà, comme nous l'avons mentionné, Siméon de Polotsk avait organisé une école latine, et les jésuites allemands créeront un collège à Moscou où la jeunesse vient en foule s'initier au latin (Keipert, 1989b, 180 ; Archaimbault, 1999, 86-87). Une élite le pratique désormais ; le piétiste Heinrich Ludolf qui fait un séjour à Moscou en 1693-1694 (voir Comtet 1999b) le parle avec son protecteur Boris Golicyne, ancien précepteur de Pierre I^{er}, comme il le rappelle dans la dédicace de sa *Grammatica russica* parue à Oxford en 1696 : *Sicuti lingua Latina tibi ipsi viam patefecisti ad colloquia instituenda cum peregrinis [...].* [Ayant appris le latin, tu t'es ainsi ménagé le moyen de deviser avec les étrangers [...]] (Unbegaun, 1959, 1) Le même Ludolf se félicitait d'avoir trouvé à Moscou des Russes latinistes :

« Russos etiam nonnullos linguæ Latinæ & Germanicæ studiosos inveni. Imo Patriarchali autoritate schole erecta est Mosco-Moscoviæ, ubi Græci ludimagistrati linguam latinam & græcam docent [...]. » [J'ai cependant rencontré des Russes instruits en latin et allemand. Il a même été institué à Moscou par la volonté du Patriarche une école où des maîtres grecs enseignent grec et latin [...]] (Unbegaun 1959, iv-v).

Pas moins révélateur est le fait qu'on rédige des dictionnaires latin-russes qui correspondent de toute évidence à des besoins pratiques ; on citera ici le dictionnaire manuscrit du moine Epifanij Slavineckij (?-1676) qui inaugure une pratique qui fera fortune au siècle suivant : elle consiste à adapter au russe un dictionnaire bilingue ou plurilingue existant déjà pour une autre langue. La source de Slavineckij fut le célèbre dictionnaire latin du moine italien Ambrosius Calepino (1435-1511) paru en 1502 et qui connut de multiples rééditions au cours des XVI^e et XVII^e siècles (dont une à Lyon en 1682) en faisant l'objet de nombreux ajouts ; c'est ainsi qu'il comportait à la fin des équivalents en onze langues différentes, dont le grec et le polonais (Sorokoletov, 1998, 55). Slavineckij en a réalisé deux adaptations successives : l'une à Kiev en 1642, l'autre à Moscou vers 1650, avec la collaboration d'Arsenij Koreckij-Satanov (latin-slavon et slavon-latin) ; le dictionnaire intitulé dans sa seconde version *Filologičeskij leksikon* [Dictionnaire philologique] est demeuré à l'état manuscrit mais était bien connu à l'époque grâce aux nombreuses copies qui circulaient et il a fait école (Keipert, 1989b, 180-181 ; Nimčuk, 1973). Il comprenait pas moins de 27 000 mots latins d'appel et 40 000 dans la partie slavon-latin (Bulaxov, 1976, 215), ce qui surpasse de loin le lexique de Zizanius et le dictionnaire de Berynda. Les gloses sont données en slavon, ukraino-biélorussien, russe, avec parfois des équivalents grecs. Par exemple :

rupicones = *людяне, про(с)таки* (Bulaxov 1976, 215)

Fait hautement symbolique, lors de la négociation du traité sino-russe de Nertchinsk en 1689, la délégation russe, conduite par F.A. Golovin, parle latin, cependant qu'en face des jésuites de la cour de Pékin se chargent de traduire leurs propos en chinois...

IV. L'INSTITUTIONNALISATION DU LATIN AU XVIII^e SIÈCLE

1. Pierre le Grand et l'Académie de Moscou

Le latin l'a définitivement emporté avec Pierre le Grand couronné tsar en 1682 et prenant le pouvoir effectif en 1694 ; il démet aussitôt les frères Likhoudé de leurs fonctions de recteurs de l'Académie de Moscou et nomme en 1701 à leur place Stefan Javorskij, coadjuteur du patriarche, formé à Kiev, en lui donnant pour mission de pousser l'enseignement du latin ; l'Académie devient « slavo-latine » (elle ne redeviendra « slavo-gréco-latine » qu'en 1775). On fait venir des enseignants de l'Académie de Kiev

dont l'enseignement va s'appuyer sur *De institutione grammatica libri III* du jésuite (!) portugais Manuel Alvarus (Álvarez) (1526-1623) dont la première édition datait de 1572²⁶. Le latin devient la matière principale de l'enseignement, le grec ne revenant un peu en grâce qu'en 1738. Le renversement des valeurs est d'ailleurs général dans la société russe comme le notait Prokopovič : « Ce dont nous nous vantions naguère, nous en avons honte désormais » (Prokopovič, 1961, 135).

Ouvert désormais sur la société, l'établissement d'enseignement supérieur de Moscou a fonctionné jusqu'en 1814 où il devint l'Académie religieuse de Moscou et il a formé une pléiade de *Kulturträger* pétroviens²⁷, tout en étant à l'origine aussi du théâtre à Moscou (Roberti 1981, 22). En même temps l'étude du latin se généralisait à travers un réseau d'écoles gréco-latines réservées encore aux fils du clergé²⁸. Quant à l'Académie de Kiev, elle poursuivit sa brillante activité, devenant alors la « Sorbonne de l'Orient » (Nagy, 1967, 256) pour de nombreux élèves slaves du Sud ou roumains. Pour Pierre, le latin était en effet un truchement irremplaçable pour communiquer avec l'Occident et accéder ainsi à son savoir, un gage de modernisation et de puissance. Lui-même l'avait appris avec son précepteur Boris Golicyyn qui le parlait, et il est révélateur de son état d'esprit que parmi les premiers livres qui sortirent de la typographie slave qu'il avait fait installer à Amsterdam on trouve une grammaire latine (Kopijewitz, 1700a)

26. Parmi ses multiples rééditions, on trouve celles de 1577 et 1586 en Pologne ainsi que celle de Vilna en 1592 (Cytowska 1968) ; Álvarez, originaire de Madère, avait été recteur de l'Université de Coimbra. Sa grammaire fut traduite en de multiples langues, dont le chinois et le japonais...

27. La liste en est impressionnante ; contentons-nous de citer le paléographe N.N. Bantyš-Kamenskij (1737-1814), le linguiste et mathématicien A.A. Barsov (1730-1791), le linguiste I.S. Gorlickij (1688-1777), le prince poète A.D. Kantemir (1708-1744), l'explorateur du Kamtchatka S.P. Krašenninnikov (1711-1755), M.V. Lomonosov (1711-1765) (qui avait dû recourir à une supercherie pour y entrer), le mathématicien L.F. Magnickij (1669-1739), le traducteur, imprimeur et lexicographe F.P. Polikarpov-Orlov (?-1731), le poète et traducteur N.N. Popovskij (1730 ?-1760), le poète et linguiste V.K. Trediakovskij (1703-1768), le premier docteur en médecine russe P.V. Postnikov (?-?) qui avait étudié aussi à Padoue dans les années 1690, les académiciens P.I. Sokolov (1764 ?-1835 ?) et D.M. Sokolov (?-1819), rédacteurs du dictionnaire et de la grammaire de l'Académie russe...

28. Une école de ce type existait par exemple à Xolmogory, fondée par un évêque venu de Kiev, là où se déroula l'enfance de Lomonosov qui ne put cependant y accéder, n'étant que le fils d'un humble pêcheur.

ainsi qu'un vocabulaire russo-germano-latin (Kopijewitz, 1700b)²⁹. On notera que cette grammaire était la première grammaire latine jamais créée par les Slaves orientaux, elle était bilingue, le texte latin étant traduit en russe en alternance ou en parallèle (Mečkovskaja, 1984, 53). Pierre autorisa aussi en 1703 l'ouverture par le pasteur Johann Ernst Glück à Moscou d'un collège allemand piétiste, qui deviendra par la suite, en 1726, le Lycée de l'Académie, où l'on enseignait les langues étrangères à côté du latin. Enfin, dans un édit de 1701, le tsar prévoyait que l'on enseigne le latin dans la future Académie des sciences. La connaissance du latin devint donc courante parmi les élites russes.

2. La politique des traductions

Dans le cadre de cette politique d'assimilation de la tradition latine antique, le tsar ordonna que l'on traduisît les auteurs de l'Antiquité classique :

« [...] dans les années 1690-1720 il fut traduit en russe plus d'ouvrages de l'Antiquité classique qu'au cours de toute l'histoire russe précédente et le nombre des traductions sur des thèmes antiques (historiographie, drame, prose) s'accrut de façon prodigieuse. Aux expériences de traduction isolées entre le XI^e et le XVI^e siècle l'ère de Pierre le Grand opposa une politique concertée en vue d'assimiler l'héritage antique, fondement de la culture européenne » (Nikolaev, 1996, 33).

Au début du siècle furent donc traduits en russe une bonne vingtaine d'ouvrages classiques se partageant à égalité entre grec et latin ; mais certains textes grecs étaient traduits à partir de leur version latine, voire polonaise. On retrouve là Virgile, Horace, Quinte-Curce, Ovide, Sénèque... Ces traductions ne furent cependant pas toutes publiées. Dans tous les cas, elles permirent au lecteur russe de commencer à se familiariser avec la littérature latine. Cette tradition de traduction se poursuit jusqu'à la fin du siècle ; de 1770 à 1786 le poète Vasilij Petrov traduit l'*Énéide* en alexandrins russes de 13 pieds (selon le modèle polonais), traduction laborieuse : « Je ne m'étonne point que Virgile y soit affublé d'un bonnet à la Lomonosov », devait déclarer Radiščev (Nikolaev, 1996, 76). On

29. Ce vocabulaire devait être réédité six fois jusqu'en 1732. En 1700, l'auteur en avait également édité à Amsterdam une version russe - latin - néerlandais (Vomperskij 1986, 9-10). L'accord par lequel Pierre I^{er} accordait à l'imprimeur Jan Tessing à Amsterdam l'exclusivité l'impression des livres pour la Russie prévoyait le latin à côté du slavon et du hollandais (Sopikov 1904/1962, 2, 351).

relève encore une traduction d'Ovide par le père du célèbre philologue Sreznevskij à la fin du siècle ³⁰.

On ne saurait par ailleurs minimiser l'influence des classiques latins sur les écrivains russes de l'époque du classicisme ; on pense en premier lieu au prince poète Antiox Kantemir (1709-1744), proche de Feofan Prokopovič et nourri de culture latine ; ses *Satires* lui ont valu le surnom de « Juvénal russe » (Karamzin), même s'il serait plutôt un « Horace russe » (Lo Gatto, 1965, 138) ; on sait que dans sa première satire il s'en prend aux jeunes gandins à la mode de l'époque : « *Medor* n'échangerait pas tout Sénèque pour une livre de bonne poudre de riz, pour *Egor* Virgile ne vaut pas quatre sous, cependant que *Rex* tient Cicéron en piètre estime... » (Kantemir, 1956, 59-60). Le poète Gavriil Deržavin (1743-1816) poursuit lui aussi la tradition latine bien qu'il ne lût pas le latin, s'inspirant surtout d'Horace qu'il connaissait en traduction. On connaît aussi le roman maçonnique de Mixail Xeraskov (1733-1807) *Cadmus et Harmonie* [Kadm i Garmonija] (1786) inspiré des *Métamorphoses* d'Ovide ainsi que *Douchenka* [Dušenka] (1783) où Ippolit Bogdanovič (1724-1803) adapte l'*Âne d'or* d'Appulée.

Vers la fin du siècle, le latin prend dans certains milieux une connotation démocratique ; par exemple, chez l'écrivain Alexandre Radiščev (1749-1802) dont un personnage est sensible à la force satirique du latin : « Ce qui l'attirait surtout dans le latin, c'était la force des expressions. Emplis de l'esprit de liberté, ces maîtres des souverains exprimaient dans leur discours toute l'agilité de leur esprit. Ce n'est pas le flatteur des Auguste ni le thuriféraire des Mécène qui le fascinaient, mais Cicéron, tonnait contre Catilina, et ce maître de la satire qui n'épargnait pas Néron » (Lotman, 1983, 130). Des proclamations antigouvernementales de la fin du siècle auraient même été rédigées en latin (Lotman, 1983, 130).

En même temps se multiplièrent les parodies, hommage indirect à la littérature latine et qui supposaient parmi le lecteur russe une certaine complicité avec les modèles antiques ; on trouve par exemple plusieurs « *Énéas travestis* » (le cours élémentaire de latin comprenait toujours des extraits de l'*Énéide*) : *Élie ou Bacchus irrité* [Elisej ili razdražennyj Vakx] en 1771 par Vasilij Majkov (1728-1778), *L'Énéide de Virgile travestie* [Virgilieva Ènejda vyvoročennaja na iznanku] de Nikolaj Osipov (1751-1799) en 1791-1796, sans oublier *L'Énéide travestie en petit-russien* [Èneida,

30. *Plač' Publija Ovidija Nazona* [Les Tristes de Publius Ovidius Naso], Moskva, 1795 (traduit par I.I. Sreznevskij).

na malorossijskij jazyk perelicovannaja] d'Ivan Kotljarevskij (1769-1838) en 1798 qui marque le coup d'envoi de la littérature ukrainienne moderne³¹. Cette irruption du burlesque calque dans une achronie typiquement russe l'école de Scarron du XVII^e siècle français, elle est l'une des manifestations de la crise du Classicisme d'où sortira le Romantisme russe.

3. Dictionnaires, grammaires et lexiques

En 1704 parut le dictionnaire trilingue de Fëdor Polikarpov-Orlov (1660 ?-1731), ancien élève des frères Likhoudé à l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, après une première ébauche (Polikarpov, 1701, ouvrage qui comportait un petit dictionnaire) ; cet opus de plus de 800 pages plaçait latin, grec et slavon sur un pied d'égalité : *Dictionnaire trilingue, ou thesaurus des vocables slaves, helléno-grecs et latins rassemblé à partir de livres anciens et nouveau et présenté selon l'ordre de l'alphabet slave* (Polikarpov / Polykarpus 1704) ; la visée de l'entreprise était pratique mais aussi idéologique puisqu'on illustre ainsi la dignité de la langue slavonne³², l'égale des grandes langues de civilisation ; certes, dans sa préface, l'auteur concède que « le latin est aujourd'hui sur terre le langage le plus utilisé dans les affaires courantes et à l'école », « nécessaire aussi bien à tout homme cultivé qu'au "guerrier" expert dans l'art des armes » ; mais il rappelle aussi que le slavon est à l'origine (« le père ») de toutes les langues slaves, sous-entendu l'homologue du latin par rapport aux langues romanes (Vomperskij, 1986, 11-12). Par ailleurs il rattachait le mot « slave » à la racine slave *√slava* « la gloire » : la gloire caractérisait donc le slavon et les peuples slaves dès les origines, ce que le grec désigne par *δοξα* et le latin par *gloria* (Vomperskij, 1988, 11). Le slavon semblait pour lui faire la synthèse de la sagesse (*premudrie*) du grec, et du principe monarchique (*edinonačal'stvie*) pour le latin ; il mettait aussi le slavon en première place dans les entrées selon le modèle suivant :

βάψα, λουτρον, lavacrum, balneum. (Kajpert, 1988, 97)

À noter aussi que, conformément à la tradition gréco-latine, les verbes étaient présentés à la 1^e personne du présent du singulier de l'indicatif :

31. Il y eut d'autres *Énéides* parodiées à la même époque (Aleksandr Kotel'nickij, Efim Ljučenko, Ivan Naumov...).

32. En fait, Polikarpov a introduit beaucoup de russismes, voire des polonismes comme *na priklad* (Issatschenko 1983, 533).

видѣю, ораω, οπταω, βλεπω, θεωρεω video, aspicio, cerno ; conspicio. (Keipert, 1988, 108)

On a relevé aussi que l'auteur a créé des calques (oubliés depuis...) pour traduire des vocables latins, par exemple, *vozglasenie* pour *resonantia*, *dostatočestvo* pour *facultas*, *granėslovie* pour *versificatio*..., qualifiés de « fantastiques » (Issatschenko, 1983, 533). Il fallait absolument que le slavon ne puisse être pris en défaut ! ce besoin d'affirmation et de reconnaissance par l'Occident symbolisé par la culture gréco-latine ne cessera dès lors d'inspirer la production linguistique et littéraire en Russie ; la Russie peut avoir désormais un accès direct à cette tradition et le relais polonais est délaissé d'une façon spectaculaire³³.

Dans la lignée de Polikarpov-Orlov on trouve le « dictionnaire de Weismann » (*Vejsmanov leksikon*) publié en 1731 (Vejsmann, 1731 ; voir aussi Scholz, 1982-1983). ; il s'agissait en fait d'une adaptation du célèbre dictionnaire latin-allemand et allemand-latin qu'Ehrenreich Weismann avait fait paraître en 1674 et qui devait connaître 11 rééditions jusqu'en 1725 (Weismann, 1674). Les trois traducteurs (I.I. Il'inskij, I.P. Satarov et I.S. Gorlickij) avaient traduit l'allemand en russe, ce qui donnait au total un dictionnaire trilingue latin-allemand-russe ; le nom de l'auteur était mentionné dans la préface rédigée à la fois en allemand et en russe : magnifique exemple d'appropriation du savoir occidental ! nous verrons par la suite que c'était le départ d'une longue tradition de traduction des ouvrages d'étude du latin de l'allemand en russe. Le dictionnaire devait connaître par la suite deux rééditions, revu et augmenté à chaque fois (1782, 1799).

Du même genre fut la traduction en russe par Franz Hölterhof (1711-1805), professeur d'allemand à l'Université de Moscou, du dictionnaire latin-allemand de Christoph Cellarius de 1687 (Cellarius, 1687) en 1746, qui devint ainsi un dictionnaire trilingue latin-allemand-russe, « à l'intention du lycée de Saint-Pétersbourg » (Cellarius, 1746) (rééditions en 1768, 1781, 1795, voir Vomperskij 1986, 27-28 et Aav 1977, 156)³⁴. Hölterhof l'utilisa ensuite comme base de son propre dictionnaire trilingue russe-allemand-latin paru

33. On s'en rend compte entre autres dans le domaine des emprunts, opérés désormais directement à partir de l'allemand, du français ou des langues classiques.

34. La dernière édition comprenait un répertoire des mots grecs empruntés par le latin. On connut aussi une version franco-russe du Cellarius, œuvre du même Franz Hölterhof, avec deux éditions successives en 1769 et 1782 (Cellarius 1769 ; Bulič 1904/1988, 358).

en 1778 (Gel'tergof 1778). On peut ajouter à la liste le dictionnaire latin-russe avec lexique grec adapté du dictionnaire latin-allemand de J.M. Gessner par A.D. Sin'kovskij (Gesner, 1796-1798) ainsi que le dictionnaire sextilingue de Grigorij Poletika russe-grec-latin-français-allemand-anglais (Poletika 1763), adapté du dictionnaire anglais-latin-grec de J. Gray (Gray, 1696). Il y eut enfin à la même époque le dictionnaire de F.F. Rozanov (Rozanov, 1797), simple traduction-adaptation du dictionnaire latin français classique de Boudot. On relèvera que cette vogue des dictionnaires plurilingues faisait écho à celle qui avait eu cours chez les humanistes un siècle plus tôt³⁵ : nouvel exemple du décalage chronologique Europe-Occident ! faisant écho à la grande entreprise de description des langues du globe initiée par la découverte des Amériques, elle culminera à la fin du siècle avec le recensement linguistique de Pallas que nous évoquerons plus bas.

On ne trouve finalement d'œuvre vraiment personnelle dans la lexicographie russo-latine de ce type de dictionnaire plurilingue qu'avec le *Nouveau dictionnaire français, allemand, latin et russe* paru en 1755-1764 (Volčkov, 1755-1764) de Sergej Savvič Volčkov (1707-1773) ; on a là l'œuvre d'un traducteur professionnel de l'allemand et du français à qui l'on doit, entre autres, la traduction des *Vies* de Plutarque (non pas d'après le grec mais d'après la traduction française d'Anne Lefebvre Dacier, médiation qui confirme une fois de plus la méconnaissance du grec en Russie). L'imitation demeure donc dans l'ensemble la règle, et elle concerne aussi bien les ouvrages didactiques ; par exemple, la chrestomathie latine de l'abbé d'Olivet (1682-1768) se retrouve purement et simplement traduite en russe par Ivan Šiškin (Olivet, 1752). De même, lorsque Catherine II, sur les conseils de Diderot, fait commande de nouveaux manuels dans le cadre de sa réforme de l'enseignement, Anton Barsov qui doit fournir une grammaire latine unique pour tous les établissements d'enseignement de l'empire trouve infiniment plus commode de traduire celle de Cellarius d'après une première traduction allemande (Cellarius, 1762)³⁶ ! Il est vrai que la réforme prenait modèle sur celle introduite en Autriche par Marie-

35. Citons ici d'Ambrosius Calepino (voir *supra*) le *Dictionarius octolinguis* paru en 1502 ou du Croate Faust Vrančić (1551-1617) le *Dictionarium quinque nobilissimarum* (sic !) *Europa linguarum : Latinae, Italicae, Germanicae, Dalmatiae & Ungaricae*, 1595 (Vrančić 1595/1992).

36. Cette traduction allemande était le fait de Hessner qui l'avait lui-même réalisée dans le cadre de la réforme de l'enseignement en Autriche par Marie-Thérèse (Archambault 1996, 56). La version russe fut rééditée en 1771 et 1789 à Saint-Pétersbourg.

Thérèse et qu'il avait été décidé, pour aller plus vite, d'adapter en russe les manuels allemands. Le cas est le même pour la grammaire latine de l'Allemand Scheller que se contente de traduire Andrej Brjancov en 1787 (Šeller, 1787). Il semble bien que les latinistes russes avaient alors renoncé à toute originalité, faisant pâle figure vis-à-vis de leurs illustres prédécesseurs de Kiev...

Mais on ne saurait ici passer sous silence le nom de Vasilij Trediakovskij, ancien élève de l'Académie slavo-gréco-latine de Moscou, bon latiniste nommé en 1745 sous le règne d'Élisabeth « professeur d'éloquence aussi bien latine que russe » à l'Académie des sciences ; il fut « l'un des créateurs les plus inventifs (sinon le plus) dans le lexique russe du XVIII^e siècle » (Hüttl Worth, 1970, 126) ; il a en particulier créé des mots par calque du latin, comme *vpečatlenie* < *impressio* (plutôt que de l'allemand *Eindruck*, voir Šanskij 1968, 183) et il a recommandé dans son introduction à sa traduction des *Aventures de Télémaque* de Fénelon (*Til'maxida*) la forme occidentale, latinisée des hellénismes en russe (Hüttl Worth 1970, 134) ; ainsi, c'est à partir de lui que beaucoup d'hellénismes ont perdu toute trace de la prononciation byzantine sous laquelle ils avaient d'abord été adoptés, ultime victoire du latin sur le grec.

Au total, au cours du siècle, ce sont pour le latin 12 grammaires, 12 manuels, 5 dictionnaires et 6 chrestomathies ou syntaxes, soit un total de 32 ouvrages qui ont été publiés en Russie, bien loin des 14 ouvrages consacrés au grec (Sopikov, 1904/1962, 77-78 ; Keipert, 1989b, 355-360).

4. Latin, syntaxe et grammaires russes

Toute cette activité de traduction, de lexicographie, ne pouvait qu'influencer la langue russe à une époque où celle-ci cherchait encore à se définir ; on relève ainsi au cours du siècle une très forte influence exercée par le latin sur la syntaxe russe. Il est vrai qu'il est souvent difficile de faire la part de l'allemand et du latin dans la paternité de ces constructions, tant le latin a influencé la syntaxe allemande du XV^e au XVII^e siècle, ce qui a justifié que l'on parle de tournures « latino-allemandes » pour le russe livresque du XIX^e siècle ; le critique littéraire Belinskij devait ainsi prendre la défense en 1842 de la prose de Karamzin en considérant que, en dépit de tous ses gallicismes, elle était « mille fois plus naturelle et plus vivante que les longues périodes latino-allemandes de la langue livresque de Lomonosov » (Biéliniski, 1951, 358). On s'en

rendra compte dans la citation suivante de Lomonosov où le lecteur a bien de la peine à s'orienter :

« За несколько времени представляя я Канцелярии академической словесно о посылке в древние столичные государственные и владетельных князей города для собрания российской иконологии бывших в России государей обоего пола и всякого возраста, чтоб с имеющихся в церквах изображений государских, иконописною и фресковою работою на стенах или на гробницах состоящих, снять точные копии величиною и подобием на бумаге водяными красками и для того, испросив позволения от Святейшего синода, послать нарочного из Академии к тому способного живописца с надлежащею инструкциею и потребностями » (Lomonosov, 1955, 406).

Dans cette interminable période, on aura repéré l'abondance des substantifs verbaux, des participiales et des liens de subordination, la cascade des subordonnées, les inversions diverses (l'adjectif épithète postposé en particulier, le complément d'objet direct avant le verbe...), les noms précédés de leur complément au génitif...

Quoi qu'il en soit, que l'emprunt de cette syntaxe se soit fait ou non par le filtre allemand, le résultat en fut le même pour le russe ; bien des latinismes caractérisent ainsi le russe du XVIII^e siècle : le rôle croissant joué par le verbe *imet'* (voir *habere*) dans l'expression de « avoir » aux dépens de la construction russe avec phrase nominale dative du type de « à moi ø... »³⁷ (Issatschenko, 1983, 498), la tendance à placer le verbe en fin de proposition, la possibilité de faire précéder le nom de son complément au génitif... L'influence est donc visible surtout au niveau de l'ordre des mots. Ces latinismes étaient particulièrement évidents dans les traductions, comme cela été mis en évidence (Freydank, 1992) dans la traduction anonyme de l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce parue pour la première fois en 1709 et qui fut quatre fois rééditée jusqu'en 1724 : dans l'ordre des mots, le verbe est généralement placé en fin de proposition ; l'*ablativus absolutus* est rendu par le datif absolu du slavon, ce qui va en retarder la disparition (Lomonosov l'utilisait encore en regrettant qu'il soit de plus en plus délaissé) ; les relatives appositives (circonstanciellles) sont traduites telles quelles avec le pronom russe *kotoryj* et non plus le mot relatif slavon *eže*. ; la pro-

37. À vrai dire, en latin classique, on traduit plutôt « avoir » par une tournure dative proche de celle du russe, comme dans *mihī est liber*, le verbe *habere* ayant plutôt le sens de « tenir » ; les tournures avec *imet'* calqueraient donc plutôt celles de l'allemand ou du polonais.

position infinitive (sujet à l'accusatif, verbe à l'infinitif) est traduite par une subordonnée complétive introduite par la conjonction *čto* ; il peut arriver que la double négation qui est de rigueur en russe ne soit pas respectée sur le modèle du latin. Cette syntaxe va peu à peu se simplifier dans la prose, moins grâce à des écrivains de renom comme Novikov, Fonvizin ou Karamzin que par une lente évolution calquant celle du russe parlé (Drauschke et Lehmann, 2000). Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'abondance des traductions du français dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ait facilité ce processus (Hüttl-Folter, 1992).

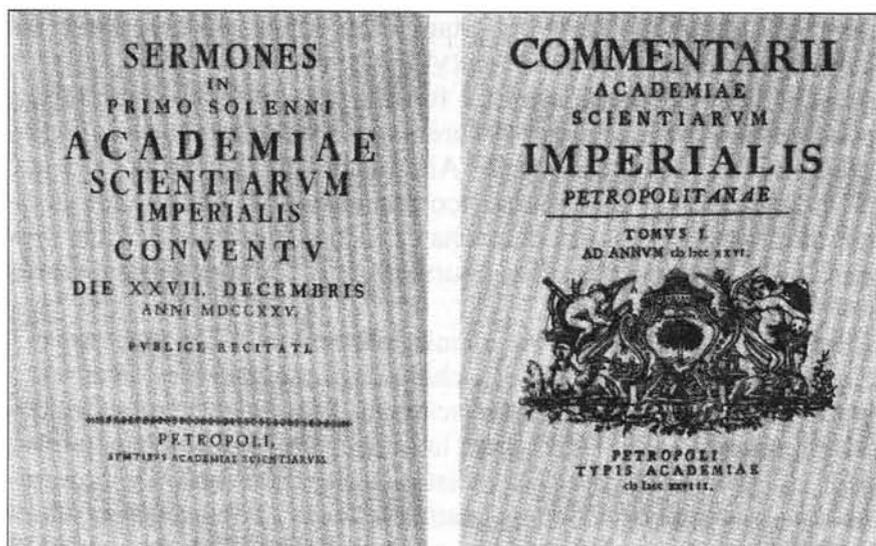
Sur le plan de la grammatologie russe, l'événement le plus important est bien sûr la parution de la *Grammaire russe* de Lomonosov en 1757 (Lomonosov, 1755) qu'on considère souvent comme l'acte de naissance du russe moderne enfin dégagé de sa lourde gangue slavonne. Là encore on retrouve une forte influence latine et le plan n'est pas sans évoquer celui de la grammaire latine d'Alvarez utilisée à l'Académie gréco-latine de Moscou où Lomonosov avait fait ses études ; il reprend en effet sa classification des parties du discours (*partes orationis sunt octo 1. nomen 2. pronomen 3. verbum 4. participium 5. praepositio 6. adverbium 7. interjectio et 8. conjunctio*) et ne s'écarte de ce plan qu'en un seul point : chez lui le pronom suit le verbe. L'influence latine se laisse deviner à bien d'autres détails, en particulier en ce qui concerne le verbe. À vrai dire, Lomonosov, qui veut asseoir la dignité de la langue russe, revendique dès la « première instruction » sa place, voire sa prééminence vis-à-vis du latin : « Le latin se contente de cinq temps, le russe en possède dix, comme cela apparaîtra plus loin » (Lomonosov, 1952, 414). Effectivement, pour la Grammaire de Port-Royal, « le grand nombre de temps apparaît [...] comme une preuve d'épanouissement des langues, car il rend compte d'une complexité dans l'organisation de la pensée » (Archaimbault, 1999, 121). En fait, dans sa quête des catégories verbales en russe, Lomonosov a buté sur le problème de l'aspect slave ; il a cherché son inspiration du côté du grec, mais, après de multiples tâtonnements, il a préféré ne pas trop s'éloigner du modèle latin : de quinze temps il revient finalement à dix, éliminant ceux qui « étaient trop étrangers au cadre de la grammaire latine » (Archaimbault, 1999, 128). Comme le montre Sylvie Archaimbault, Lomonosov a sacrifié la complexité du matériau russe au désir de montrer que le russe était proche des langues européennes qui étaient alors décrites selon le modèle de la « grammaire latine étendue » (Auroux, 1992, 19) : il s'est donc coulé dans le moule du latin par amour de sa patrie.

5. Le nouvel alphabet

La création d'un nouvel alphabet modernisé de 1708 à 1710 (qui ne fut vraiment appliquée qu'en 1735) avec l'écriture dite « civile » (*graždanka*, ou *graždankij šrift*), est encore à mettre à l'actif de Pierre I^{er} ; la vieille écriture onciale cyrillique était désormais cantonnée aux besoins du culte (ce qui ne faisait que transposer la nouvelle diglossie russe-slavon) ; pour ce faire, le tsar mit lui-même la main à la pâte, avec le but évident de rapprocher l'écriture russe profane de la latine dans les tracés (simplification, arrondissement...) et d'aboutir à un système graphique sans doublons qui fût le plus biunivoque possible ; les quatre lettres grecques qui servaient à transcrire les emprunts furent éliminées : φ, ξ, ψ, γ (voir Comtet, 1999a, 8-11). La réforme obéissait aussi à des impératifs pratiques, il fallait simplifier le travail des imprimeurs dont on avait grand besoin. Pour les tenants de la tradition, cette sécularisation eut quelque chose de sacrilège, car on s'attaquait ainsi à l'écriture qui avait transcrit des textes directement dictés par Dieu à Cyrille et Méthode lors de leur travail de traduction des textes sacrés ; on interpréta aussi la réforme comme une déshellinisation de l'écriture russe au profit de la latine, et on sait que les Serbes se refusèrent jusqu'au début du XIX^e siècle à utiliser la diabolique *graždanka*, assimilée à l'uniatisme (Uspenskij, 1994, 116-117).

6. Après Pierre le Grand : l'Académie des sciences, l'Université de Moscou et les lycées

Après Pierre, la cause du latin, du « savoir latin », était définitivement acquise en Russie. Le tsar avait prévu la création d'une Académie des sciences de Russie à Saint-Petersbourg, ce qui fut réalisé en 1725, peu avant sa mort. Les activités y avaient lieu en latin du fait que la plupart des académiciens étaient allemands et ignoraient en général le russe et que le latin demeurerait encore la porte d'accès aux connaissances. Le russe était d'ailleurs encore insuffisamment normé pour pouvoir servir de langue de communication scientifique ; les publications se faisaient donc en latin, comme dans les *Commentarii Academiae scientiarum Imperialis Petropolitanae* dont le premier tome parut en 1728. La petite histoire rapporte que le bouillant Lomonosov au cours d'une chaude discussion avec un académicien russe s'emporta lorsque celui-ci utilisa sa langue maternelle : « Quel homme fais-tu donc, [...] parle-moi latin. » (« *Ty de što za čelovek [...] govori so mnoju po latyni* »)



(Lotman 1983, 130) Le grand homme était d'ailleurs infiniment plus à l'aise en latin qu'en grec ³⁸ (Borovskij 1960) et il rédigea plusieurs de ses traités scientifiques en latin, ainsi que des discours ³⁹. Cela favorisa les échanges scientifiques avec les savants européens, l'usage du latin, neutre, permettait par ailleurs de ne pas reconnaître la prééminence d'une langue particulière à un état et on trouvera des publications scientifiques russes en latin jusqu'à la fin du siècle ; par exemple, la flore de l'empire composée par le naturaliste allemand Peter Pallas (Pallas, 1778), ou le fameux lexique comparatif portant sur les principales langues connues et les différents parlers de l'Empire russe composé à l'initiative de Catherine II et sous la direction du même Pallas qui fut d'abord publié en latin en 1786-1787 (Pallas, 1786-1787), avant de l'être en allemand, puis en russe en 1787-1789 ; à la même époque, les candidats au concours organisé par l'Académie en 1780 sur la nature des voyelles *a, e, i, o, u* et les moyens de les reproduire mécaniquement rendent des mémoires en latin et c'est Christian Kratzenstein qui l'emporte (Keipert, 1989b, 260-261 ; Kratzenstein 1781). On ne s'étonnera

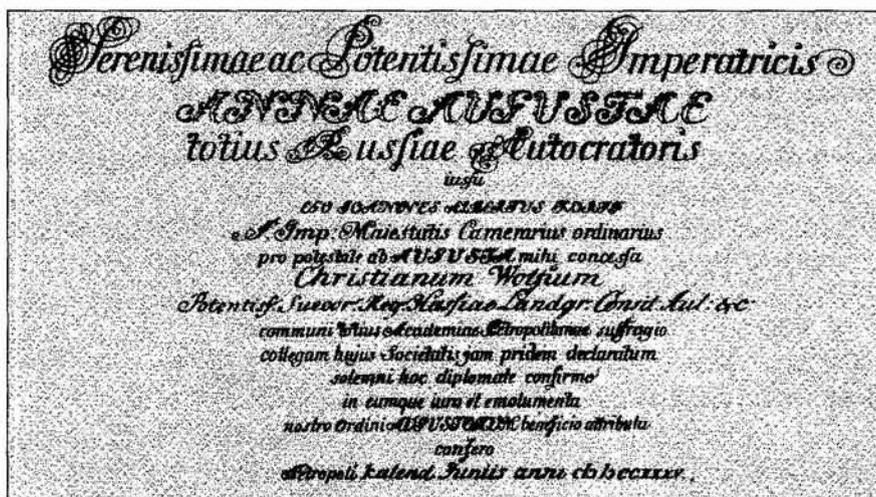
38. Son premier mémoire scientifique, paru en 1738, porte le titre de *Specimen physicum de transmutatione corporis solidi in fluidum a motu fluidi praexistentis dependente*. Tous ses travaux en physique et chimie furent rédigés en latin (Lomonosov 1950 ; Lomonosov 1951).

39. Et ses excuses publiques après l'incartade au cours de laquelle il avait rossé des académiciens allemands...

donc pas qu'un nombre important d'ouvrages en latin aient été publiés dans l'Empire russe au XVIII^e siècle ⁴⁰.

L'Université de Moscou fut fondée par Lomonosov en 1755 ; pendant longtemps les cours y furent dispensés en latin car la majorité des professeurs étaient des Allemands qui ignoraient le russe. N.N. Popovskij et A.A. Barsov commencèrent à y enseigner la littérature antique, ce qui n'empêcha ce même Barsov de faire le premier un cours en russe. Des cours en latin y seront ainsi délivrés jusqu'en 1800.

Dans le lycée de l'Académie ouvert en 1726 (cf. *supra*), Gottlieb Bayer (1694-1738), chargé d'enseigner les antiquités gréco-latines à l'Académie des sciences, introduisit le modèle scolaire humaniste allemand : grec, latin avec étude des poètes latins ; ce n'est qu'avec Hartwig Bacmeister (1730-1806) qu'on y introduisit dans les années 1770 les mathématiques et les sciences naturelles, étudiées en latin ou en allemand. En 1755 fut ouvert à Moscou un autre lycée, suivi par celui de Kazan en 1758, tous les deux organisés sur le même modèle.



Diplôme de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg remis à Christian Wolff lorsqu'il fut élu membre d'honneur en 1735

40. La « Bibliotheca Aschiana » de Göttingen a recueilli tous les ouvrages parus en Russie au XVIII^e siècle que le baron Georg Thomas von Asch, Allemand de Russie qui avait fait des études de médecine à Göttingen, lui envoyait consciencieusement ; l'ensemble de 1260 ouvrages comprend une majorité de livres en russe mais aussi 151 en allemand, 77 en français et 67 en latin (Rohlfing 1998, 12).

7. Le latin des séminaires

En Russie, les écoles épiscopales secondaires (*arxierejskie školy*) prirent en 1730 le nom de « séminaires ecclésiastiques » (*duxovnye seminarii*) emprunté au polonais *seminarium* (comme en latin) lorsque l'enseignement du latin y fut introduit. L'enseignement supérieur était dispensé aux futurs prêtres dans les quatre académies ecclésiastiques de Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg et Kazan. L'enseignement en latin y vint vite à supplanter le grec et même le russe, et de nombreux cours étaient dispensés uniquement en cette langue, en particulier les cours de théologie, et ceci malgré des récriminations récurrentes.

Une trace de cette tradition se laisse deviner dans certains noms de famille à base latine apparente qui donnent une impression de fantaisie, et ne laissent pas de surprendre dans un pays doté d'une si solide tradition orthodoxe : *Al'bov* < *albus*, *Sperankij* < *sperans*, *Rozov* < *rosa*, *Beneskriptov* < *bene scripto*, *Meliorankij* < *melior*, *Èkzempljarskij* < *exemplar*, *Velosipedov* < *velos pedes* (!)... Boris Unbegaun a montré qu'ils avaient été courants au sein du clergé orthodoxe (Unbegaun, 1942) et il a rattaché leur origine à l'usage qui régnait alors dans les établissements d'enseignement ecclésiastiques : il était courant de renommer les nouveaux élèves à une époque où l'état civil était peu rigoureux, parfois même inexistant, où les homonymes étaient fréquents, et les racines latines étaient alors privilégiées mais, semble-t-il, selon l'arbitraire le plus complet.

8. Déclin relatif du latin

Et pourtant, au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, on voit le latin perdre peu à peu son quasi monopole. Leontij Magnickij, dans son *Arithmétique* parue en 1703 (Magnickij 1703) utilisait des mots latins transcrits presque littéralement pour désigner les opérations mathématiques : *divizio* < *divisio*, *numeracio* < *numeratio*, *addicio* < *additio*, *substrakcio* < *subtractio*, *mul'tiplikacio* < *multiplicatio*... (Volkov, 1985, 40). On ne trouvera bientôt plus trace de cette terminologie qui sera remplacée par des mots russes, alors que les emprunts latins opérés au XVII^e siècle ont beaucoup mieux résisté à l'usure du temps.

Au XVIII^e siècle, le latin va effectivement jouer un rôle de moins en moins grand dans l'édition, la vie scientifique, ce qui correspond à son déclin comme langue universelle en Europe ; l'inadéquation d'une langue morte aux besoins de la communication moderne et du

développement des techniques ne pouvait que devenir de plus en plus évidente, ce qu'a fort bien exprimé par la suite Ferdinand Brunot : « Il me semblait d'autre part guère possible qu'il y eût deux latins : d'une part une langue morte, embaumée dans les œuvres de l'antiquité, de l'autre une langue vivante faite d'éléments disparates, où paraîtraient au jour le jour, au fur et à mesure des découvertes, des appendices ajoutés sur le corps primitif, dont les frondaisons finiraient par cacher et dévorer l'arbre » (Brunot, 1947, 984). Dans le domaine de la diplomatie, on sait que le français en pleine expansion va lui ravir la première place pour devenir la « langue des rois » tout au long du siècle (tout cela pour un russiste ne pouvant qu'évoquer le processus par lequel en Russie l'antique slavon a été supplanté par le russe vivant à la même époque) ; la Pologne, bien sûr, fait exception (!) : le dernier traité international en latin est celui de Vienne, signé le 3 octobre 1735 entre la France et l'Autriche et qui mettait fin à la guerre de succession en Pologne ⁴¹...

En fait, le flot des emprunts destinés à nommer les nouvelles notions techniques ou abstraites de la modernité vient de langues vivantes comme l'allemand et le néerlandais ; on connaît le flot d'emprunts de mots spécialisés opéré sous Pierre le Grand ; la germanisation va culminer sous le règne d'Anne I^{re} (1730-1740) avant que le français ne s'impose à partir de Catherine II. Le latin n'intervient ici qu'à titre secondaire en étant relayé et déjà adapté par ces langues : *sekundant* « témoin dans un duel, second » < allemand *Sekundant* < latin *secundans* ; *spektakl'* « le spectacle » < allemand *Spektakul* < latin *spectaculum* ; *dofin* « le dauphin, héritier de la couronne » < français *dauphin* < latin *delphinus*... En même temps se multiplient dictionnaires, grammaires et manuels des langues vivantes ; dès 1730, Ivan Gorlickij (1688-1777) fait paraître sa *Grammaire françoise et russe* (Gorlickij, 1730). Bien d'autres ouvrages vont suivre, concernant les langues les plus diverses ⁴².

En même temps, à partir de 1740, commence à se manifester un nationalisme qui privilégie la tradition slavonne aux dépens du modèle occidental ; il y a alors comme une restauration du slavon (Vinogradov, 1982, 99-101) et on le voit bien dans l'évolution du linguiste Trediakovskij qui, après avoir prôné une orthographe du

41. En 1752, la Russie enverra encore une note diplomatique rédigée en latin à Pékin.

42. Dans les dictionnaires publiés dans la seconde moitié du siècle, sans parler du français, de l'allemand et de l'anglais, on trouve le japonais (!), le grec moderne, l'italien...

russe phonétique, basé sur le langage parlé vivant, revient au modèle slavon vers le milieu du siècle (Lehfeldt, 1992). On sait que les idées des Allemands Gottlieb Bayer (1694-1738) et August-Ludwig Schlözer (1735-1809), tous deux membres de l'Académie de Saint-Pétersbourg, sur les origines normandes (viking) de l'état russe mirent le feu aux poudres et provoquèrent en retour un mouvement anti-normanniste et nationaliste ; c'est le début d'une prise de distance vis-à-vis, entre autres, du latin. On retrouve l'un des signes de cette réaction dans la vogue des « étymologies fantasmagoriques », pour reprendre l'expression de Jules Gilliéron (Gilliéron, 1921, 82). C'est ainsi que l'écrivain Aleksandr Sumarokov (1718-1777) s'adonne à cette douce manie linguistique dans plusieurs écrits avec le but évident d'établir l'antériorité et la supériorité du russe par rapport aux autres langues de culture de l'Europe, dont le latin (Keipert 1989b, 210-213) ; il dérive le mot russe *gally* « les Gaulois » du verbe *guljat'* « se promener » et non pas du latin *gallus* ; le mot russe *car'* « le tsar » est présenté comme provenant d'un mot imaginaire *otcar'*, forgé sur *otec* « le père » avec un suffixe <-ar'>, le tout aux dépens du latin *Caesar*. D'autres considérations hasardeuses sur la brièveté des racines slaves (*car oko* « l'œil » est plus court que *oculus*...) l'amènent à conclure que sa langue est « de même origine que l'allemand et le latin mais plus antique » (Keipert, 1989b, 211) ; c'est donc que les Slaves, avec les Celtes, furent les premiers Européens, ce qui sous-entend leur primauté et aussi le fait que leur culture est pan-européenne... Il est vrai que l'aristocrate Sumarokov avait été formé au Corps des cadets et qu'il ignorait tout des langues classiques, n'entendant que le français, l'allemand et l'italien.

La méconnaissance des langues classiques devient en effet courante, et elle caractérise plusieurs grands écrivains qui ont transformé la langue russe de la seconde moitié du XVIII^e siècle ; citons ici Nikolaj Novikov (1744-1818) qui ne connaissait que l'allemand et l'anglais, ou Nikolaj Karamzin (1766-1826) qui avait appris le français, l'allemand, l'anglais et l'italien et ne s'était frotté que superficiellement au grec et au latin. Tous ces écrivains sont nobles, ils s'opposent ainsi aux roturiers sortis de l'Académie gréco-slavo-latine au début du siècle comme Lomonosov ou Trediakovskij et qui avaient acquis auprès de leurs maîtres kiéviens une solide culture latine.

Le siècle suivant verra un changement complet de perspective : le latin, jusqu'alors vecteur des Lumières, sera instrumentalisé

comme moyen de discrimination sociale dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec la distinction instituée en 1871 entre enseignement moderne (*real'nye učilišča*) et lycées classiques (*klassičeskie gimnazii*) qui seuls autorisaient l'accès à l'université ; en retour, le latin sera voué aux gémonies par le nouveau régime des soviets qui voulut couper radicalement la Russie de la tradition gréco-latine, frappé de déchéance par le marrisme dans sa hiérarchie des langues avant de renaître timidement de ses cendres à partir de 1951, date de la condamnation du marrisme par Staline, mais ceci est déjà une autre histoire sur laquelle nous espérons avoir l'occasion de revenir. Tout cela ne fait que confirmer que la fonction symbolique du latin l'a toujours largement emporté en Russie sur sa fonction communicative.

BIBLIOGRAPHIE

- AAV, Y. 1977. *Russian Dictionaries. Dictionaries and Glossaries printed in Russia. 1627-1927*, Zug, Inter Documentation Company AG.
- ARCHAIMBAULT, S. 1996. « Enseignement obligatoire et savoir sur la langue. La place de la grammaire dans la réforme de l'instruction sous Catherine II », *Slovo*, 16, 49-63.
- ARCHAIMBAULT, S. 1999. *Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russe*, Paris, CNRS éditions.
- AUROUX, S. 1992. *Histoire des idées linguistiques. 2. Le développement de la grammaire occidentale*, Liège, Mardaga.
- AVANESOV, R.I. 1968. *Russkoe literaturnoe proiznošenie* [La prononciation du russe littéraire], 6e éd. rev. et corr., Moskva, « Prosveščenie ».
- BABAEVA, E.È. 1991-1992. « Ob učebnyx posobijax v Akademii brat'ev Lixudov » [À propos des manuels en usage à l'Académie des frères Likhoudé], *Cyrillomethodianum*, Thessaloniki, XV-XVI, 93-111.
- BACKVIS, C. 1958. *Quelques remarques sur le bilinguisme latino-polonais dans la Pologne du seizième siècle*, Bruxelles, Institut de sociologie Solvay.
- BERKOV, N.N. 1968. « Russkie-novolatinskie i grečeskie poëty XVI-XX v. (Period pervyj – s 30-x godov XVII v. po 30-e gody XVIII v.) » [Les poètes russes néo-latins et néo-grecs du XVI^e au XX^e siècle (Première période : des années 30 du XVII^e jusqu'aux années 30 du

siècle suivant], *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, Bruxelles, 18, 13-54.

BIÉLINSKI, V. 1952. « Histoire de la Petite-Russie par Nikolai Markévitch. », in id., *Textes philosophiques choisis*, trad. du russe, Moscou, Éditions en langues étrangères.

BLANC, S. 1965. « L'Église russe à l'aube du "Siècle des Lumières" », *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 3, 1965, 442-464.

BOROVSKIJ, Ja.M. 1960. « Latinskij jazyk Lomonosova » [Le latin de Lomonosov], in *Lomonosov. Sbornik statej i materialov. IV* [Lomonosov. Recueil d'articles et matériaux. IV], Moskva-Leningrad, « Nauka », 206-218.

BRUNOT, F. 1947. *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, VIII/2-3, Paris, A. Colin.

BULAXOV, M.G., 1976. *Vostočnoslavjanskije jazykovedy* [Les linguistes slaves orientaux], 1, Minsk, Izd. BGU.

BULAXOVSKIJ, L.A., 1953. *Kurs ruskogo literaturnogo jazyka* [Cours de langue russe], 2, Kiev, « Radjans'ka škola ».

CELLARIUS, Chr. 1687. *Christophori Cellarii [...] latinitatis probatae et exercitatae liber memorialis [...] cura ac studio Ioan. Matthiae Gesneri [Manhemii]*, Francofurti [Frankfurt a. Main].

CELLARIUS/CELLARIJ, Chr./Xr. 1746. *Kratkij latinskij leksikon s rossijskim i nemeckim perevodom* [Petit dictionnaire latin avec traduction russe et allemande], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.

CELLARIUS, Chr. 1762. *Kratkaja latinskaja grammatika sočinennaja Gospodinom Cellariem, ispravlennaja i umnožennaja Gospodinom Gesnerom ; s nemeckogo na rossijskij jazyk perevedena pri imperatorskom Moskovskom Universitete kolležskim sovetnikom i krasnorečija professorom Antonom Barsovom* [Grammaire latine abrégée, composée par Monsieur Cellarius, corrigée et augmentée par Monsieur Hessner, traduite de l'allemand en russe par le conseiller de collègue et professeur d'éloquence près l'Université de Moscou Anton Barsov], Sankt-Peterburg, 3e éd., 1789.

CELLARIUS, Chr. 1769. *Le Cellarius françois ou méthode très facile pour apprendre sans peine et en peu de temps les mots les plus nécessaires de la langue françoise avec un registre alphabétique des mots russes*, Moskva, Imperatorskij Moskovskij Universitet.

COCRON, F. 1962. *La langue russe dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, Institut d'études slaves.

- COMTET, R. 1999a. « Norme graphique et orthographique dans la réflexion linguistique russe au XVIII^e siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, XVII/2, 5-25.
- COMTET, R. 1999b. « La *Grammatica russica* de Ludolf (1696) comme grammaire piétiste », *Slavica occitania*, 9, 75-98.
- COMTET, R. 2000. « O porjadke russkix padežej » [De l'ordre des cas en russe], *Rusística española*, 9-10, Madrid, 3-9.
- COUDERC, C. 1892. « Une signature autographe d'Anne de Russie, femme d'Henri I^{er}, roi de France », in Delavaud, M. et al., *La Russie géographique, ethnologique, historique, administrative, économique, religieuse, littéraire, artistique, scientifique, pittoresque, etc.*, Paris, Larousse.
- CYGANENKO, G.P. 1970. *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique du russe], Kiev, « Radjans'ka škola ».
- CYTOWSKA, M. 1968. « Od Aleksandra do Alwara (Gramatyki łacyńskie w Polsce w 1616 w.) » [D'Alexandre à Alvarus (Les grammaires latines en Pologne au XVI^e siècle)], *Archiwum filologiczne*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 18.
- DECAUX, E. 1984. *Leçons de grammaire polonaise*, Paris, Institut d'études slaves.
- DENISSOFF, E. 1947. « Aux origines de l'Église russe autocéphale », *Revue des études slaves*, XXIII, 66-88.
- DONAT, A. 1885-1895/1968. *Donatus sireč' gramatika i azbuka perevedennaja Dimitriem Tolmačem s latinskogo jazyka* [Le Donat, à savoir grammaire et abécédaire traduits du latin par Dmitrij l'Interprète], in Jagič, V. (éd.), *Rassuždenija južnoslavjanskoj i ruskoj stariny o cerkovno-slavjanskom jazyke* [Réflexions des Slaves du Sud et de Russie de l'Antiquité sur le slavon d'église], Sankt-Peterburg. Reprint : Jagič, V. (éd.), 1968. *Codex Slavonicum Rerum Grammaticorum*, München, Wilhelm Fink, 524-623.
- DRAUSCHKE, H. et LEHMANN, F. 2000. « Reformen der russischen Syntax am Ende des 18. Jahrhunderts ? », *Die Welt der Slaven*, XLV, 339-354.
- ĐUROVIČ, L'. 1995. « Émergence de la pensée grammaticale en Russie ancienne et formation de la grammaire du russe normé », in P. Sériot (éd.), *Une famille étrangeté : la linguistique russe et soviétique*, *Histoire Épistémologie Langage*, XVII /2, Paris, S.H.E.L. et Presses universitaires de Vincennes, 17-32.
- EEKMAN, T. A. 1976. *Juraj Križanić*, The Hague – Paris, Mouton.
- EREMIN, I.P. (éd.) 1964. *Slovo o polku Igoreve* [La geste de la troupe d'Igor], Moskva, « Xudožestvennaja literatura ».

- FREIDHOF, G. (éd.) 1972a. *Zizanij, Hrammatika slovenska, Wil'na, 1596* [Zizanij, Grammaire slave, Vilna, 1596], Frankfurt a. Main, Kubon & Sagner (Specimina Philologiæ Slavicæ 1) (2e éd. 1980, Specimina Philologiæ Slavicæ 26)
- FREIDHOF, G. 1972b. *Vergleichende sprachliche Studien zur Gennadius – Bibel und Ostroger Bibel (1580-81)*, Frankfurt a. Main, Athenäum (Frankfurter Abhandlungen zur Slavistik 21).
- FREIDHOF, G. (éd.) 1976. *Juraj Križanić. Gramatično izkazanje ob ruskom jeziku. 1666* [Juraj Križanić. Description de la grammaire russe. 1666], Frankfurt a. Main, Kubon & Sagner.
- FREIDHOF, G. (éd.) 1980. *Laurentius Zizanius, Hrammatika slovenska soveršennago iskustva os'mi častij slova i inyx nuždnyx. Vilna, 1596* [Laurentis Ziaznius. Grammaire slave de l'art correct des huit parties du mot et autres choses utiles. Vilna, 1596], 2^e éd., München, Otto Sagner.
- FREYDANK, D. 1992. « Latinizmy v petrovskom perevode *Istorii Aleksandra Velikogo* Kvinta Kurcija Rufa » [Les latinismes dans la traduction de l'*Histoire d'Alexandre le Grand* de Quintus Cursus Rufus], in Söberg, A., Ďurovič, L'. et Birgegård, U. (éd.), *Dolomonosovskij period ruskogo literaturnogo jazyka* [Le russe avant Lomonosov], Stockholm, (Slavica Suecana, B 1).
- GEL'TERGOF / HÖLTERHOF, F. 1778. *Rossijskij leksikon po al'favitu, s nemeckim i latinskim perevodom* [Dictionnaire russe alphabétique avec traduction allemande et latine], 1-2, Moskva, Tipografija Universiteta.
- GESNER, I.M. 1796-1798. *Polnyj latinskij Gesnerov leksikon, s dobavleniem k nemu grečeskix slov i Rossijskogo reestra, vnov' ispravlennyj i umnožennyj Dm. Sin'kovym* [Dictionnaire complet de Gessner, avec mots grecs et index russe, revu et augmenté par Dm. Sin'kov], 1-4, Moskva, Tipografija Universiteta, u Ridiger & Kludij.
- GILLIERON, J. 1921. *Pathologie et thérapeutique verbales*, Paris, Champion.
- GIRAUDO, G. 1977. « Quelques remarques sur le *Slovo kratko* », *Revue des études slaves*, L/1, 445-471.
- GORBOUNOVA, R. 2000. *L'étude des synonymes en Russie*, Lyon, Centre d'études slaves André Lironnelle (Specimina slavica Lugdunensia 1).
- GORLICKIJ, I.S. 1730. *Grammaire française et russe en langue moderne accompagnée d'un petit dictionnaire pour la facilité du commerce à St. Pétersbourg*, Sankt-Peterburg, Akademičeskaja tipografija.

- GRAY, J. *Nomenclator classicus, sive Dictionarium trilingue, secundum locos communes, nominibus usitatoribus anglicis, latinis, graecis [...]*, 3^e éd., London.
- HOLENSTEIN, E. 1997 « La Russie – un pays qui transcende l'Europe », in Gadet, F. et Seriot, P. (éd.), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939*, Lausanne, Université de Lausanne, 131-147 (Cahiers de l'ILSL, 9).
- HORBATSCH, O. (éd.) 1973. *Adelphotes. Die erste gedruckte grieschich-kirchenslavische Grammatik, L'viv-Lemberg, 1591*, Frankfurt a. Main, Kubon & Sagner (Specimina Philologiae Slavicæ, 2).
- HORBATSCH, O. (éd.) 1974. *Meletij Smotryčkyj, Hrammatiki slavenskija pravilnoe syntagma, Jevje, 1619* [Composition correcte de la grammaire slavonne, Evje, 1619], Frankfurt a. Main, Kubon & Sagner (Specimina Philologiae Slavicæ, 4).
- HÜTTL WORTH, G. 1963. *Foreign Words in Russian. 1550-1800*, Berkeley – Los Angeles, University of California Press.
- HÜTTL WORTH, G. 1970. « Thoughts on the turning point in the history of literary Russian », *International Journal of Slavic Linguistics and Poetics*, 13, 126-134.
- HÜTTL-FOLTER, G. 1992. « Sintaksis rannix perevodov s francuzskogo jazyka na russkij literaturnyj jazyk novogo tipa » [La syntaxe des premières traductions du français en russe littéraire du nouveau modèle], in Söberg, A., Ďurovič, L' et Birgegård, U. (éd.), *Dolomonosovskij period russkogo literaturnogo jazyka* [Le russe avant Lomonosov], Stockholm, 305-323 (Slavica Suecana, B 1).
- ISSATSCHENKO, A. 1980. *Geschichte der russischen Sprache*, 1, Heidelberg, Carl Winter.
- ISSATSCHENKO, A. 1983. *Geschichte der russischen Sprache*, 2, Heidelberg, Carl Winter.
- JOBERT, A., 1965. *Histoire de la Pologne*, Paris, Presses Universitaires de France (Collection « Que sais-je ? », 591)
- KAJPERT, G. / KEIPERT, H. (éd.) 1988. *F. Polikarpov : Leksikon trejazynyj. Dictionarium trilingue. Moskva 1704*, München, Otto Sagner (Specimina Philologiae Slavicæ, 79).
- KAJPERT / KEIPERT, H. 1991. « Kreščenie Rusi i istorija russkogo literaturnogo jazyka » [Le baptême de la Russie et l'histoire de la langue russe littéraire], trad. de l'allemand, *Voprosy jazykoznanija*, 5, 85-111.
- KANTEMIR, A. 1956. *Sobranie sočinenij* [Œuvres], Leningrad, Sovetskij pisatel' (Biblioteka poëta).

- KAZAKOVA, N.A. 1980. *Zapadnaja Evropa v russkoj pis'mennosti XV-XVI vekov* [L'Europe Occidentale dans les écrits russes des XV^e et XVI^e siècles], Leningrad, « Nauka ».
- KEIPERT, H. 1989a. « Deutsches im russischen Donat », *Die Welt der Slaven*, 34/2, 236-258.
- KEIPERT, H. (éd.) 1989b. *S.K. Bulič. Očerk istorii jazykoznanija v Rossii. I. (XIII v. – 1825 g.)* [Essai sur l'histoire de la linguistique en Russie. I. Du XIII^e siècle à 1825)], *Sankt-Peterburg, 1904*. München, Otto Sagner.
- KONDRATIEVA, T. 1996. *La Russie ancienne*, Paris, Presses universitaires de France (Collection « Que sais-je ? », 3092).
- KOPIJEWITZ, I.F. 1700a. *Grammatica latina in usum scholarum celeberrimae gentis Sclavonico-Rosseanae adornata*, Amsterdam, Tip. Jana Tesinga.
- KOPIJEWITZ, I.F. 1700b. *Nomenclator in lingua latina, germanica et russica*, Amsterdam, Tip. Jana Tesinga.
- KOVTUN, L.S. 1977. *Drevnie slovari kak istočnik russkoj istoričeskoj leksikologii* [Les anciens dictionnaires comme source de la lexicologie historique du russe], Leningrad, « Nauka ».
- KRATZENSTEIN, Christian Amadeus Gottlieb 1781. *Kratzensteini Christiani Theophili. Tentamen resolvendi problema ab Academiae scientiarum Imperiali Petropolitana ad Annum 1780 (publice propositum)* [...], Sankt Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- LARAN, M. et SAUSSAY, J. 1975. *La Russie ancienne. IX^e-XVII^e siècles*, Paris, Masson.
- de LARO USSILLE, O. 1998. *L'Ukraine*, Paris, Presses universitaires de France (Collection « Que sais-je ? », 3371).
- LASCARIS, C. 1476. *De octo partibus orationis. Grammatica graeca*, Mediolani (Milan).
- LEEMING, H. 1973. « Polish-Latin Influences in Pre-Petrine East Slavonic : Some Observations », *The Slavonic and East European Review*, 51/124, 344-357.
- LEEMING, H. 1976. *Rola języka polskiego w rozwoju leksyki rosyjskiej do roku 1696. Wyrazy pochodzenie łacińskiego i romańskiego*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk, Zakład narodowy.
- LEEMING, M. 1973. « Greek and Latin Elements in Pamvo Berynda's Lexikon of 1627 », *The Slavonic and East European Review*, 51/123, 182-213.
- LEHFELDT, W. 1992. « O "vnutrennix" svjazjax meždu vzgljadami molodogo i staršego Trediakovskogo na literaturnyj jazyk » [À propos des liens « internes » entre les opinions de Tredjakovskij sur la langue littéraire dans sa jeunesse et sa vieillesse], in Söberg,

A., Ďurovič, L'. et Birgegård, U. (éd.), *Dolomonosovskij period russkogo literaturnogo jazyka* [Le russe avant Lomonosov], Stockholm, 295-303 (Slavica Suecana, B 1).

LIXAČEV, D.S. et al. (éd.) 1950. *Povest' vremennyx let* [Chronique des temps passés], 1-2, Moskva-Leningrad, Izd. Akademii nauk SSSR.

LO GATTO, E. 1965. *Histoire de la littérature russe des origines à nos jours*, trad. de l'italien, Paris, Desclée de Brouwer.

LOMONOSOV, M.V. 1755. *Rossijskaja grammatika* (Grammaire russe), Sankt Peterburg, Imperatorskaja Akademiya nauk [Reprint : Leipzig, Zentralantiquariat des Deutschen Demokratischen Republik, 1975].

LOMONOSOV, M.V. 1950. *Polnoe sobranie sočinenij. Trudy po fizike i ximii 1738-1746* [Œuvres complètes. Travaux de physique et chimie, 1738-1746], 1, Moskva, Izdanie Akademii nauk SSSR.

LOMONOSOV, M.V. 1951. *Polnoe sobranie sočinenij. Trudy po fizike i ximii 1747-1752* [Œuvres complètes. Travaux de physique et chimie, 1747-1752], 2, Moskva, Izdanie Akademii nauk SSSR.

LOMONOSOV, M.V. 1952. *Polnoe sobranie sočinenij. Trudy po filologii* [Œuvres complètes. Travaux de philologie], 7, Moskva, Izdanie Akademii nauk SSSR.

LOMONOSOV, M.V. 1955. *Polnoe sobranie sočinenij. Služebnye dokumenty. 1742-1765* [Œuvres complètes. Documents administratifs. 1742-1765], 9, Moskva, Izdanie Akademii nauk SSSR.

LOTMAN, Ju. M. 1983. *Roman A.S. Puškina « Evgenij Onegin »*. *Kommentarij* [Le roman de A.S. Puškin « Eugène Onéguine ». Commentaire], Leningrad, « Prosveščenie ».

MAGNICKIJ, L.F., 1703. *Arifmetika sireč' nauka čislitel'naja* [Arithmétique ou art de compter], Sankt-Peterburg. (nouvelle édition : *Arifmetika Magnickogo*, Moskva, 1914).

MARTEL, A. 1925. « Un point d'histoire du vocabulaire russe : Россия, Русский », *Mélanges publiés en l'honneur de M. Paul Boyer*, Paris, Honoré Champion, 270-273.

MARTEL, A. 1933. *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, Paris, Honoré Champion.

MAZON, A. 1913. « La notion morphologique de l'aspect des verbes chez les grammairiens russes », in *Mélanges offerts à Monsieur Émile Picot*, Paris, Librairie Damascène Morgand, 343-367.

MEČKOVSKAJA, N.B. 1984. *Rannie vostočnoslavjanskije grammatiki* [Les premières grammaires des Slaves orientaux], Minsk, Izdatel'stvo « Universitetskoe ».

- MEILLET, A. 1924. *Le slave commun*, Paris, Champion.
- NAGY, B. 1967. « Les débuts de l'histoire de la grammaire roumaine », *Actes du X^e Congrès international des linguistes*, II, Bucarest, Éditions de l'Académie de la République socialiste de Roumanie.
- NICOLAI, G.M. 1999. *Il grande orso bianco. Viaggiatori italiani in Russia*, Roma, Bulzoni.
- NIKOLAEV, S.I. 1996. *Literaturnaja kul'tura Petrovskoj èpoxi* [La culture littéraire de l'époque de Pierre le Grand], Sankt-Peterburg, D. Bulanin (Studiorum slavicorum monumenta).
- NIMČUK, V.V. (éd.) 1961. *Leksikon slavenoros'kij Pamvi Berindi* [Dictionnaire slavon de Pamva Berynda], Kyïv, Vydavnytvo Akademij nauk Ukrain's'koï RSR.
- NIMČUK, V.V. (éd.) 1973. *E. Slovinec'kogo leksikon slavjano-latins'kij* [Le dictionnaire slavon-latin de E. Slavineckij], Kyïv, Vydavnytvo Akademij nauk Ukrain's'koï RSR.
- OLIVET, (Abbat/Abbé) 1752. *Mnenija Ciceronovy, iz raznyx ego sočinenij* [Les opinions de Cicéron, extraits de différentes œuvres], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- PALLAS, P. S. 1778. *Flora Rossica, seu stirpium Imperii Rossii per Europam et Asiam*, Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- PALLAS, P.S. (éd.) 1786-1787. *Linguarum totium orbis vocabularia comparativa*, Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- PARTYKULA, J. 2001. « "Łacina na co dzień"... W domowych notatkach polskiej szlachty w XVII wieku », *Eslavística complutense*, Madrid, 1, p. 335-345.
- POLETIKA, G.A. 1763. *Slovar' na šesti jazykax : rossijskom, grečeskom, latinskom, francuzskom, nemeckom i anglijskom izdannyj v pol'zu učaščegosja rossijskogo junošestva* [Dictionnaire en six langues : russe, grec, latin, français, allemand et anglais, édité pour les jeunes étudiants russes], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- POLIKARPOV, F.P. 1701. *Bukvar' slavenskim, grečeskim, rimskim pis'meny* [Abécédaire en caractères slavons, grecs et romains], Moskva.
- POLIKARPOV, F.P. / POLYCARPIUS, TH. 1704. *Dictionarium trilingum. Hoc ut Dictionarium Slavonicarum quearum at Latinarum thesaurus ex variis antiquis ac recentioribus libris collectus et juxta Slavonicum alphabetum in ordinum dispositus*, Moskva.

- PROKOPOVIČ, F. 1961, *Sočinenija* [Œuvres], Moskva-Leningrad, AN SSSR.
- REAU, L. 1968. *L'art russe*, 2, Verviers, Marabout.
- RIASANOVSKY, N. V. 1987. *Histoire de la Russie*, trad. de l'américain, Paris, Robert Laffont (Bouquins).
- RIŽSKIJ, M.I. 1978. *Istorija perevodov Biblii v Rossii* [Histoire des traductions de la Bible en Russie], Novosibirsk, « Nauka ». Sibirskoe otdelenie.
- ROBERTI, J.-C. 1981. *Histoire du théâtre russe jusqu'en 1917*, Paris, Presses universitaires de France (Collection « Que sais-je ? », 1918).
- ROHLFING, H. (éd.) 1998. « ganz vorzügliche und unvergeßliche Verdienste » – *Georg Thomas von Asch als Förderer der Universität Göttingen*, Göttingen, Niedersächsische Staats- und Universitätsbibliothek.
- ROTY, M. 1983. *Dictionnaire russe-français de termes en usage dans l'Église russe*, 2e éd. augm., Paris, Institut d'études slaves.
- ROZANOV, F.F. 1797. *Latinskij leksikon s rossijskim perevodom* [...] [Dictionnaire latin avec traduction russe [...]], Moskva, Tipografija Universiteta, u Ridiger & Kludij.
- ŠANSKIJ, N.M. 1968. *Ėtimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique du russe] 1/3, Moskva, Izd. Moskovskogo universiteta.
- ŠANSKIJ, N.M. 1980. *Ėtimologičeskij slovar' russkogo jazyka* [Dictionnaire étymologique du russe] 2/7, Moskva, Izd. Moskovskogo universiteta.
- SAZONOVA, L.I. 1991. *Poèzija russkogo barokko (vtoraja polovina XVII-načalo XVIII veka)* [La poésie du baroque russe (seconde moitié du XVII^e siècle et début du XVIII^e)], Moskva, « Nauka ».
- SCHAEKEN, J. 2001. « L'orthographe de la charte de Smolensk de 1229, version A », *Slavica occitania*, 12, 327-342.
- SCHOLZ, B., FREIDHOF, G. et alii (éd.), 1982-1983. *Weismanns Petersburger lexikon 1731*, 1-3, München, Otto Sagner.
- ŠELLER, G. / SCHELLER, H. 1787. *Latinskaja grammatika* [Grammaire latine], Moskva.
- SÉRIOT, P. 1988. « Rome, Byzance et la politique de la langue en URSS », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XXIX (3-4), 567-574.
- SOBOLEVSKIJ, A.I. 1903/1989. *Perevodnaja literatura Moskovskoj Rusi XIV-XVII vv : bibliografičeskaja literatura*. [La littérature de traduction en Moscovie du XIV^e au XVII^e siècle : littérature bibliographique], Moskva. Reprint : Leipzig, Zentralantiquariat der DDR.

- SOPIKOV, V.S. 1904/1962. *Opyt rossijskoj bibliografii. Redakcija V.N. Rogožina* [Essai de bibliographie russe. Rédaction de V.N. Rogožin], 1, Sankt-Peterburg, A.S. Suvorin / Reprint : London, Holland Press.
- SOROKOLETOV, F.P. 1998. *Istorija ruskoj leksikografii* [Histoire de la lexicographie russe], Sankt-Peterburg, « Nauka ».
- TESNIÈRE, L. 1976. *Éléments de syntaxe structurale*, 2e éd. rev. et corr., Paris, Klincksieck.
- UNBEGAUN, B. O. 1942. « Les noms de famille du clergé russe », *Revue des études slaves*, XX/1-4, 41-62.
- UNBEGAUN, B. O. 1950 « Colloquial and Literary Russian », *Oxford Slavonic Papers*, 1, 26-36.
- UNBEGAUN B. O. (éd.) 1959. *Henrici Wilhelmi Ludolfi Grammatica Russica, Oxonii A.D. MDCXCVI*, Oxford, at the Clarendon Press.
- UNBEGAUN, B. 1964. « L'héritage cyrillo-méthodien en Russie », *Cyrillo-Methodiana. Zur Frühgeschichte des Christentums bei den Slaven. 863-1963*, Köln – Graz, Böhlau, 470-485.
- UNBEGAUN, B. 1965. « Le russe littéraire est-il d'origine russe ? », *Revue des études slaves*, XLIV, 19-28.
- UNBEGAUN, B. O. 1969. *Russian Surnames*, Oxford, At the Clarendon Press.
- USPENSKIJ, B.A. 1992. « Dolomonosovskie grammatiki russkogo jazyka (itogi i perspektivy » [Les grammaires russes d'avant Lomonosov, bilan et perspectives], in Söberg, A., Ďurovič, L. et Birgegård, U. (éd.), *Dolomonosovskij period russkogo literaturnogo jazyka* [Le russe avant Lomonosov], Stockholm, 62-169 (Slavica Suecana, B 1).
- USPENSKIJ, B.A. 1994. *Kratkij očerk istorii russkogo literaturnogo jazyka (XI-XIX vv.)* [Petit essai d'histoire de la langue russe littéraire du XI^e au XIX^e siècle], Moskva, « Gnozis ».
- VAILLANT, A. 1958. *Grammaire comparée des langues slaves*, II/1, Lyon, IAC (Les langues du monde, 11).
- VEJSMANN, È. 1731. *Nemecko-latinskij i russkij leksikon kupno s pervymi načalami russkogo jzayka k obščej pol'ze* [Dictionnaire allemand-latin et russe avec les premiers éléments de la langue russe pour l'usage de tous], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk.
- VINOGRADOV, V.V. 1982. *Očerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XIII-XIX vv.* [Essais sur l'histoire de la langue russe littéraire du XIII^e au XIX^e siècle], 3^e éd., Moskva, « Vysšaja škola ».

VOLČKOV, S.S. 1755-1764. *Novyj leksikon na francuzskom, nemeckom, latinskom i na rossijskom jazyke* [Nouveau dictionnaire français, allemand, latin et russe], Sankt-Peterburg, Imperatorskaja Akademija nauk, 1-2.

VOLKOV, G.N. et al. (éd.) 1985. *Antologija pedagogičeskoj mysli Rossii XVIII v.* [Anthologie de la pensée pédagogique dans la Russie du XVIII^e siècle], Moskva, « Pedagogika ».

VOMPERSKIJ, V.P. 1986. *Slovari XVIII veka* [Les dictionnaires au XVIII^e siècle], Moskva, « Nauka ».

VOMPERSKIJ, V.P., 1988. *Ritoriki v Rossii XVII-XVIII veka* [Les rhétoriques dans la Russie des XVII^e-XVIII^e siècles], Moskva, « Nauka ».

VRANČIĆ, F. 1595/1992. *Dictionarium quinque nobilissimarum Europa linguarum : Latinae, Italicae, Germanicae, Dalmatiae & Ungaricae, 1595*, Reprint : Zagreb, Nobi Liber.

WEISMANN, E. 1674. *Lexicon bipartium Latino-Germanicum, et Germano-Latinum.[...]*, Stuttgart.

ZAXAR'IN, D.B. 1991. « O nemeckom vlijanii na rusckuju grammatičeskuju mysl'. *Kniga glemaja Donatus menšei* » [À propos de l'influence allemande sur la pensée grammaticale russe. *Le livre appelé Donatus minor*], *Russian Linguistics*, 15/1, 1-29.

ZAXAR'IN, D.B. 1995. *Evropejskie naučnye metody v tradicii starinnyx russkix grammatik (XV-ser. XVIII v.)* [Les méthodes scientifiques européennes dans la tradition des anciennes grammaires russe (du XV^e siècle à la moitié du XVIII^e)], München, Otto Sagner (Specimina Philologiae Slavicae 40).

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique – CRIMS*

ABSTRACT

The present paper focuses on the history of Latin language in Russia at the age of Enlightenment. It shows how a new European Latin culture gradually took the place of the old Greek-Slavonic orthodox tradition from the beginning of the 17th century to the 18th century. In this evolution three factors played the main role : the annexation of Ukraine in 1654, which opened Russia to Latin jesuit influences from Poland ; the growing needs in Moscovy of western science and technique in the 17th century ; Peter the Great's cultural Revolution. The paper shows further how this new Russian-Latin culture has been gradually superseded by modern European languages such as French, German or English till the end of 18th century.